



Le nationalisme turc à travers ses emblèmes : pratiques et représentations

Louis Chrétien

Mémoire de 4e année

Séminaire : identités et mobilisations

Sous la direction de : Dominique Maliesky

2015 - 2016

Dès que j'entendis le nom d'Atatürk, je fus submergé par une frayeur bien pire. Malheur de malheur, ce n'était pas les Européens, c'étaient les Turcs qui avaient conquis Istanbul. Les Turcs, cette troupe barbare vivant dans les déserts où l'oiseau ne vole pas, où la caravane ne passe pas, dans des villages en ruine bien loin d'Istanbul, des taudis et même dans des cavernes.

Murat Uyurkulak et Ersan Üldes, *Le Derviche*

Remerciements

Je tiens à exprimer ma reconnaissance envers ma directrice de mémoire, Mme Dominique Maliesky pour ses conseils, son soutien et la confiance qu'elle a accordée à ce projet de recherche. Je remercie également M. Christian Le Bart pour le regard vigilant qu'il a porté sur mon sujet.

Mes remerciements vont également à M. Çınar Özen de l'université d'Ankara, M. Jean-François Polo de l'université Galatasaray et Mmes Zuhale Yeşilyurt Gündüz et Aylin Özman de l'université TED pour leurs conseils.

Ce mémoire n'aurait pas vu le jour sans le concours de ceux – nombreux – qui à Ankara m'ont aidé. Qu'ils soient présents dans les pages suivantes ou non, ils sont ceux qui m'ont donné l'envie ainsi que la possibilité de réaliser ce mémoire. Pour leur sincérité, leur gentillesse, leur hospitalité, mais aussi pour avoir éveillé ma curiosité, je les remercie.

Je souhaiterais particulièrement saluer mon ami Utkay Damaz sans qui ce mémoire serait resté une fiction. Au cours de mon enquête de terrain il a été mon hôte, mon interprète mais également une précieuse source d'information. Sans être cité, il reste présent tout au long de ces pages.

Enfin je remercie chaleureusement mes proches, particulièrement mes sœurs et parents pour le soutien et l'amour dont ils font preuve à mon égard.

Le nationalisme turc à travers ses emblèmes : pratiques et représentations
Louis Chrétien

Sommaire

Introduction.....	8
Chapitre I.L'expression du nationalisme : quelles présence et pratiques ?.....	16
Chapitre II.Individus et nationalisme symbolique : perception et justification.....	27
Chapitre III.Le sens et la fonction de la symbolique nationaliste.....	41
Conclusion.....	56

Table des illustrations

Illustration 1: "Nous maudissons la terreur" minibus, Ankara, 24/02/2016.....	24
Illustration 2: Drapeaux et portraits d'Atatürk disposés de façon permanente par la mairie d'arrondissement de Çankaya autour de la place Kızılay, 22/02/2016.....	30
Illustration 3: "Services gratuits pour les familles des martyrs", exemple de culte aux martyrs, Ankara 25/02/2016.....	45

Liste des sigles et abréviations

AKP : parti de la justice et du développement, conservateur, au pouvoir.

CHP : parti républicain du peuple, kémaliste, dans l'opposition de gauche.

MHP : parti de l'action nationaliste, ultranationaliste, dans l'opposition de droite.

PKK : parti des travailleurs du Kurdistan, indépendantistes marxistes.

RP : parti de la prospérité, parti islamiste aujourd'hui dissous.

TESK : confédération des artisans et commerçants de Turquie.

Note sur la prononciation des lettres turques

Le turc est une langue altaïque se retranscrivant en caractères latins. Par souci de simplicité chaque lettre ne se prononce que d'une seule manière. Les lettres Q, W et X n'existent pas. Sauf indication contraire, les lettres se prononcent comme en français.

c : se prononce *dj*.

ç : se prononce *tch*.

e : se prononce indifféremment *é* ou *è*.

g : le g est constamment un g dur.

ğ : dit g doux. Il est muet et allonge la voyelle précédente.

h : est toujours aspiré.

ı : son guttural sans équivalent en français. Approximativement un *eu*.

ö : se prononce *eu* comme dans *coiffeur*.

ş : se prononce *ch*.

u : se prononce *ou*.

ü : se prononce comme dans *pointu*.

y : se prononce toujours comme une consonne.

Introduction

Les attentats du 13 novembre à Paris ont eu un effet étrange sur la société française. Au-delà du choc, de l'effroi et de la nécessaire émotion qui a parcouru nombre de Français, les réactions de soutien venues de l'étranger ont pu apparaître en décalage avec les habitudes nationales. À l'occasion de rencontres sportives de par le monde, la Marseillaise fut jouée, des drapeaux tricolores furent arborés. Même le réseau social Facebook proposait à ses utilisateurs de recouvrir leur « photo de profil » par du bleu-blanc-rouge afin d'afficher leur soutien à « la France ». Étrange en effet puisqu'alors qu'à l'étranger ces représentations parfois maladroitement de la France devenaient des marques de soutien ou de résistance au terrorisme, de nombreux Français semblaient gênés par ces mêmes soutiens, ce dont témoigne le peu de drapeaux accrochés aux balcons lors de l'hommage national du 27 novembre comme le président de la République avait invité ses compatriotes à le faire. Le rapport ambigu qu'entretient la société française aux symboles choisis par l'État pour représenter la nation semble incompréhensible dans certains pays où ces mêmes symboles sont réappropriés par les individus. La Turquie fait partie de ces pays.

À son arrivée en France, une amie turque m'a fait part de son étonnement de voir les rues vides le 11 novembre, pourtant jour de fête nationale, alors que la veille, en Turquie, la commémoration de la mort de Mustafa Kemal Atatürk avait comme à son habitude fait sortir des foules immenses pour défiler, écouter une fanfare ou tout simplement profiter de l'ouverture des commerces en ce jour férié. Avant de pouvoir profiter des derniers rayons de l'automne, la nation turque rend hommage au « Gazi » en respectant une minute de silence à 9 h 05, heure de sa mort en 1938. Le temps semble s'être arrêté depuis 76 ans chaque 10 novembre : chacun cesse ses activités, se lève, les automobilistes sortent de leurs véhicules, les militaires en tenue d'apparat se mettent au garde-à-vous et un silence absolu se forme qui apparaît bien exotique dans les bruyantes rues des grandes agglomérations turques.

Comment expliquer une telle différence ? Comment faire comprendre à mon amie que pour moi les fêtes nationales sont des jours de repos plus que de sortie, que

le seul drapeau que je possède soit celui de ma région et non celui de mon pays ? Je saisisais bien la différence pourtant. En Turquie, les citoyens sont constamment rappelés à leur statut de membres de la nation turque. Ils sont spontanément invités à témoigner de leur fierté et de leur amour d'appartenir à cette nation en exhibant des symboles par divers moyens allant du drapeau accroché au balcon au tatouage de la signature d'Atatürk sur les avant-bras.

Premiers constats, premières interrogations

L'étranger qui voyage en Turquie est de prime abord surpris par ces pratiques qu'il aura tendance à juger avec circonspection. Pourquoi ce drapeau turc à l'entrée du restaurant McDonald's ? Il ne lui semble pas avoir vu de drapeau français dans ceux de Rennes ou Nantes sous peine de voir la chaine taxée de « chauvinisme » voir pire de « fascisme ». Pourquoi ces portraits d'un homme mort chez le barbier, le coiffeur, dans les bureaux, les rues ? Le voyageur s'imagine alors avec sourire la rue Le Bastard de Rennes couverte de portraits du fondateur de la V^e République. « Nationalisme ! s'écrie alors l'étranger. C'est la preuve que la Turquie est le terrier de la bête immonde et que les Turcs sont tous des néo-fascistes en puissance. » Il lui faut un peu de temps pour mettre ethnocentrisme et jugements de valeur de côté, pour prendre du recul sur le phénomène qu'il vient d'observer, pour tenter de le comprendre.

Cette situation, je l'ai vécue lors de mon arrivée à Ankara en septembre 2014. J'avais été prévenu du fort patriotisme de nombreux Turcs et du culte dont fait l'objet Atatürk, mais cela ne m'a pas empêché d'être surpris par leur ampleur. J'ai passé des heures à écouter mes amis défendre bec et ongles l'héritage kémaliste menacé selon eux par des forces réactionnaires, à les voir tenter de partager leur amour pour « la » Turquie. Je observais cela avec un mélange d'admiration et de gêne. À mon retour en France a germé l'idée d'étudier l'identification de citoyens turcs à ce que l'on appellera ici la « nation turque ».

Sur place : de la difficulté à mener un travail de recherche à l'étranger

Les obstacles à une telle étude étaient nombreux, de même que les doutes et remises en question qui ont accompagné les différentes étapes de la recherche. Tout d'abord, l'accessibilité du terrain posait problème. En effet la distance géographique ne m'autorisait qu'une seule fenêtre de recherche de terrain. Celle-ci a eu lieu entre le 15 et le 26 février à Ankara, la capitale. La deuxième difficulté tenait à l'impossibilité de mener des entretiens en turc. Mon niveau de langue ne me le permettait pas, aussi j'ai eu recours à un interprète pour trois entretiens, les trois autres étant menés en anglais. Dans les deux cas un biais est introduit : soit la concentration sur une population anglophone peu représentative de l'ensemble de la population turque, soit la présence d'une personne tierce pendant l'entretien qui ne permet pas de retrouver la finesse de l'entretien original. Afin de préserver l'anonymat des sujets d'entretiens, les prénoms ont été changés selon une règle simple : les prénoms d'origine turcique (l'immense majorité) ont été remplacés par d'autres prénoms d'origine turcique et le seul prénom musulman a été remplacé par un autre prénom musulman. De plus, la situation politique du pays m'a contraint à revoir mes ambitions à la baisse en termes d'illustration : j'ai en effet choisi de limiter les photos de l'espace public et de les prendre avec un téléphone portable plutôt qu'un appareil photo, ce qui a eu pour effet de réduire la qualité des photos.

En parallèle, l'actualité du pays a donné lieu à une amplification du phénomène nationaliste constaté au départ. Le 17 février l'explosion d'une voiture piégée dans le centre-ville d'Ankara a fait 29 morts et plus de soixante blessés. Ce contexte difficile a paradoxalement facilité les entretiens, les sujets étant plus volubiles sur des idées telles que « l'unité » ou la « résistance » face à la « terreur ». De même, les funérailles des victimes tenues deux jours plus tard à la mosquée Kocatepe d'Ankara furent une source précieuse d'informations.

Contrairement à mes premières peurs, l'entrée sur le terrain n'a pas posé de problèmes particuliers. Nombreux étaient les individus volontaires pour donner de leur temps à un étudiant étranger et heureux de partager avec lui leur amour pour leur

pays. Afin de lancer les entretiens sur le rapport des individus aux emblèmes nationaux j'ai commencé chaque entretien en montrant à mes interlocuteurs un drapeau turc et un portrait de Kemal. En revanche je me suis heurté au problème de la diversité de mes sujets d'entretiens. Bien que j'aie tenté de diversifier mes sources au maximum, la proximité du milieu universitaire a fait que la moitié de mes sujets d'entretiens sont des étudiants. De plus, alors que la diversité ethnique – un Kurde –, religieuse – un Alévi – et professionnelle a été respectée, le panel d'entretiens est resté malheureusement exclusivement masculin. Peut-être de répondre à un homme de surcroît étranger, désintéressé pour le sujet ou sentiment d'illégitimité à s'exprimer ? Toujours est-il qu'aucune femme ne s'est spontanément portée volontaire pour répondre à un entretien et que mes demandes sont restées lettre morte. C'est une déception car les conversations privées menées avec des femmes ont fait apparaître des réponses différentes de celles des hommes, notamment sur la question de l'héritage d'Atatürk, plus axée sur la modernisation sociale du pays et moins sur la guerre d'indépendance.

Qu'entend-on par emblèmes nationalistes ?

Afin de clarifier certaines hypothèses, il a été nécessaire de s'entendre sur le sens de certains termes. Est appelé « nationalisme » dans le présent mémoire toute pratique ou tous discours visant à rattacher symboliquement l'individu à un groupe appelé « nation », à glorifier celle-ci ou à lui trouver des caractéristiques distinctives. Il est important d'écarter toute vision normative du nationalisme. En effet, E. Copeaux rappelle qu'en Turquie le terme de *milliyetçilik* porte une charge positive comparable à celle du mot *patriotisme* en français¹. Ce terme fait partie des six « flèches » de l'idéologie kémaliste et est donc à ce titre inscrit dans le préambule de la constitution turque². Contrairement à la France, la rhétorique nationaliste n'est pas l'apanage de la seule droite ou extrême droite politique. Elle traverse le spectre politique et s'étend à des champs qui ne sont pas directement perçus comme politiques par les individus. À l'origine il ne s'agissait pas dans le présent mémoire

1 Copeaux, Etienne. « Le nationalisme d'Etat en Turquie ». In Dieckhoff, Alain et Kastoryano Riva (dir.) *Nationalismes en mutation en Méditerranée orientale*, CNRS éditions. Paris, 2002.

2 « Constitution turque, 1982, MJP ». Consulté le 4 avril 2016. <http://mjp.univ-perp.fr/constit/tr1982.htm>.

d'analyser la ou les idéologies qui sous-tendent le nationalisme ou ses conséquences d'un point de vue macrosocial, mais de voir comment le nationalisme constitue selon Copeaux un « consensus formel obligatoire »³. Cependant, les avancées de la recherche ont rendu obligatoire une réflexion sur les représentations politiques induites par le nationalisme. Le terme de « nation » est inséparable de celui de « nationalisme ». C'est un terme difficile à définir, sujet à des interprétations divergentes et parfois passionnées. Dans le cas de la Turquie, certaines opinions avancent que la « nation turque » est définie par l'ethnie turque, d'autres par la langue, la culture, ou encore la religion musulmane sunnite. Il n'est pas de l'objet de ce mémoire de venir trancher ces débats. Nous partirons de l'hypothèse qu'il existe un groupe appelé « nation » dès lors qu'il s'en trouve des individus pour s'en réclamer membre. Il appartient à ces mêmes individus de lui donner ou non une définition précise. Les entretiens ont révélé que si tous les individus reconnaissent l'existence d'une nation turque, les définitions qu'ils en donnent divergent. En turc on utilisera les termes de *millet*, *vatan* ou d'*ulus* pour parler de ce groupe⁴.

Une fois que l'existence d'un nationalisme est établie en Turquie, la simple observation nous fait prendre conscience de sa visibilité extrême sous la forme de différents symboles et emblèmes. Ceux-ci sont autant l'expression d'un nationalisme émanant des institutions qu'un nationalisme « populaire » dans le sens où il émerge spontanément des individus. Nous considérons comme des emblèmes nationalistes les drapeaux, l'hymne national ainsi que les différentes représentations de Mustafa Kemal Atatürk que ce soit sous la forme de photos, citations, discours, signatures, etc⁵. La question n'est pas de savoir pourquoi la Turquie est plus nationaliste qu'un autre pays puisque ceci supposerait qu'elle l'est. Or l'objectif de ce mémoire n'est pas de quantifier par le biais de considérations hasardeuses le degré de nationalisme contenu dans chaque État. Nous cherchons à comprendre pourquoi le nationalisme s'exprime avec autant de visibilité en Turquie et sur quels représentations il s'appuie.

3 Copeaux, Etienne, *op. cit.*

4 Voir le glossaire en annexe pour une analyse plus détaillée de ces différents termes.

5 Au cours de ce mémoire nous utilisons indifféremment les termes « Atatürk », « Kemal », « Mustafa Kemal » ou « Mustafa Kemal Atatürk ». Pour des questions d'anachronisme, nous évitons en revanche le nom « Atatürk » lorsque nous nous référons audit personnage avant 1934.

Construction d'une problématique

L'idée selon laquelle le nationalisme est omniprésent dans la société turque est au cœur de ce mémoire. L'enquête de terrain s'est d'abord orientée vers les pratiques des individus. Le but était alors de répondre à la question des pratiques nationalistes. Qui étaient les individus qui affichaient des drapeaux, des portraits d'Atatürk et pourquoi le faisaient-ils ? Rapidement il est apparu une incompréhension entre nos interlocuteurs et nous. La définition qu'ils avaient du nationalisme se limitait au champ politique stricto sensu. De fait une certaine surprise se dégageait lorsqu'ils étaient interrogés sur des faits à leurs yeux purement banals, questions du type « Avez-vous déjà vu un drapeau turc aujourd'hui ? » La profusion des emblèmes nationaux cités plus haut n'était pas considérée par nos interlocuteurs comme quelque chose de politique mais comme un acte tout à fait naturel. Ceci ne les exemptait pas de justifier la présence des emblèmes mais même parmi les – rares – critiques du concept de nation, la présence desdits emblèmes n'était pas discutée. Des discussions avec d'anciennes professeurs de sciences politiques à Ankara ont fait avancer notre réflexion vers la dimension normale et englobante du nationalisme. Notre statut d'observateur extérieur nous permettrait de découvrir des constructions sociales entrées dans la norme en Turquie. Plus que des pratiques ou une idéologie qui viendrait justifier ces pratiques, le nationalisme constitue une structure qui touche différentes sphères sociales. Cette structure serait tellement intégrale, au sens où elle a tendance à s'intégrer à des champs variés, qu'elle finirait par déterminer les pratiques et les discours des acteurs. La recherche a pour ainsi dire remonté le flux du nationalisme de la pratique jusqu'à la justification, pour découvrir une grille de lecture politique du monde déterminante dans les représentations que se font les individus de l'État-nation turc.

En quoi le nationalisme constitue-t-il en Turquie une structure de pensée intégrale ?

La recherche s'est effectuée grâce à une mise en relation étroite entre observation ethnographique et entretiens. Le choix du sujet nous étant venu au départ d'un

constat, nous avons ensuite cherché à le dépasser pour l'analyser d'un point de vue sociologique. Les mêmes lieux, évènements ou conversations vécus en tant qu'acteur social ont pris un sens différent une fois dans la position du chercheur. Ce mémoire est construit selon le cheminement de l'enquête mais également de nos hypothèses : tout d'abord constater la présence visible du nationalisme (I) dans sa diversité. Ceci s'appuie essentiellement sur un travail d'observation ce qui y explique la quasi-absence des individus. Cette partie vise à analyser l'environnement nationaliste dans lequel les acteurs évoluent. Les sujets de nos entretiens interviennent essentiellement pour expliquer leurs propres pratiques nationalistes (II). Ils sont capables de justifier celles-ci, bien que leurs pratiques ou réactions face au nationalisme ne constituent pas un bloc monolithique comme une analyse trop rapide de l'espace public nous inciterait à penser. Enfin, le nationalisme constitue avant tout un ensemble d'idées politiques. Ce sont elles qui donnent du sens aux symboles (III). Par le biais de la symbolique, les sujets sont capables de livrer des représentations de la Turquie et du monde dans lesquelles l'idée d'État-nation n'est jamais bien loin. Autant d'appropriations personnelles d'une construction institutionnelle.

Le nationalisme turc à travers ses emblèmes : pratiques et représentations
Louis Chrétien

Chapitre I. L'expression du nationalisme : quelles présence et pratiques ?

Notre enquête part d'un constat, celui de la présence remarquable de symboles nationaux uniquement turcs dans l'espace public – rues, commerces, médias, etc. À partir de ce constat nous avons tenté de discerner des expressions différenciées du nationalisme. Il apparaît tout d'abord une rupture entre un nationalisme que nous appellerons « figé » car il consiste en une démonstration emblématique nationaliste (A) et un nationalisme que nous qualifierons de « participatif » dans la mesure où il implique de faire agir les individus dans un processus de construction nationale (B).

A. *Un affichage des symboles au quotidien*

Parmi les sens utilisés, c'est la vue qui permet en premier lieu de constater la présence du nationalisme en Turquie. En effet, les drapeaux et portraits de Kemal Atatürk occupent un espace visible important. Une observation plus fine permet de voir une différenciation de l'expression en fonction du lieu et particulièrement entre les lieux publics et les lieux domestiques (1). L'expression n'est pas uniforme et certains lieux permettent d'exprimer des identités alternatives au nationalisme (2).

1. Des symboles adaptés aux lieux de l'expression

Lors d'une journée à Ankara, un citoyen turc peut être soumis à la visualisation de plus d'une dizaine – si ce n'est plus – d'emblèmes lui rappelant que l'État dans lequel il se situe est la République de Turquie, fondée par Mustafa Kemal Atatürk. Les supports des emblèmes « visibles » – drapeaux et portraits – sont variés. On peut les retrouver de façon très classique accrochés à des balcons ou affichés aux murs mais aussi sous la forme de tatouages ou d'autocollants à l'arrière des voitures – comme c'est le cas pour la signature d'Atatürk. La présence de ce dernier fonctionne à la manière d'un totem⁶ puisqu'il permet d'identifier ceux qui l'arborent comme membres

⁶ Durkheim, Emile. *Les formes élémentaires de la vie religieuse*. Presses universitaires de France. Paris, 1912.

d'un même « clan », celui des Turcs (on notera au passage le rappel de ceux-ci dans le nom même « Atatürk »⁷). Pourtant, au sein de ce « clan », les types d'emblèmes choisis pour être exhibés varient en fonction du type de lieu où l'on se situe. Nous avons ainsi régulièrement retrouvé une dizaine de représentations différentes d'Atatürk. Leur répartition se fait souvent en suivant une forme de dichotomie entre espaces domestiques et publics, puis au sein même de ces derniers selon la fonction de l'espace.

À Ankara, la place centrale Kızılay se situe à l'intersection du boulevard Atatürk et de l'avenue Mustafa Kemal. Au centre de cette place trône un monument représentant soldats et paysans dans des scènes de la guerre d'indépendance (1919-1921) surplombés par la figure d'Atatürk. Plus bas sur le boulevard, le bureau central du syndicat TESK affiche devant son entrée une statue équestre d'Atatürk surplombant des ouvriers et des hommes et des femmes portant un drapeau et un livre. Sur la devanture du bâtiment, une représentation d'Atatürk dans un épisode de la guerre d'indépendance. Deux constats distincts s'imposent à nous face à l'observation de ces monuments du centre-ville de la capitale. Le premier est la présence centrale de Mustafa Kemal Atatürk. Cette présence ne va pas de soi. En effet, nombreux sont les lieux publics qui ne comportent pas d'image de Kemal mais seulement des drapeaux. Le deuxième est que l'image qui est retenue de lui dans ces deux sculptures – visibles depuis la rue donc – est celle de l'homme militaire, poussant ainsi son héritage de commandant en chef de la guerre d'indépendance en avant par rapport à son passage à la présidence de la République (1923-1938). Quand bien même il est représenté en civil, à l'image d'une statue dans la cour d'un lycée du centre-ville – toujours visible depuis l'extérieur, donc – il demeure plus grand et au centre de la scène (il est ici avec des enfants). Dans tous les cas, les statues ou sculptures d'Atatürk sont de taille plus grandes que nature, donnant l'impression qu'il écrase les autres personnages des compositions. L'emblème retenu par les institutions publiques est celui d'un surhomme, souvent identifié comme un militaire. La rue, l'espace extérieur, dont l'image est en partie régie par des acteurs identifiés comme

7 Littéralement le « Turc-père ». Ce nom lui fut attribué en 1934 par la Grande assemblée nationale de Turquie à la suite de la réforme des noms de famille.

publics ou semi-publics, est donc réservé à un nationalisme monumental, ne laissant pas de place à la concurrence d'une identité autre que celle du culte de la personnalité kémaliste.

En s'éloignant des espaces purement publics, on entre dans le cadre d'espaces « semi-publics » du type commerces, bureaux, restaurants, etc. Si ces lieux ont vocation à être ouverts à la foule, ils ne sont pas la propriété de la puissance publique et de ce fait peuvent échapper à l'institutionnalisme kémaliste observé plus haut. Nos observations ont révélé une plus grande variété des types de représentations d'Atatürk. Si les portraits le représentant en militaire ne disparaissent pas, ils sont moins imposants, au profit de représentations en civil, écrivant, priant⁸ ou donnant un discours. Ceci laisse à penser qu'en dehors de l'espace publique, l'appréciation de l'héritage de la période kémaliste de la Turquie peut être différenciée selon les acteurs. La question des réformes – notamment laïques – entreprises au début de la période républicaine prend une plus grande importance en dehors de la sphère étatique. De même, une image décontractée d'Atatürk fait son apparition dans ces lieux, telles qu'Atatürk faisant de la balançoire ou une image aperçue dans un café d'Atatürk buvant une tasse. La vision d'un « guide immortel »⁹ se retrouve concurrencée par celle visant à ramener Atatürk à un rang humain. Critiquant le culte de la personnalité qui lui était attaché mais pas son héritage politique, une interlocutrice nous confiait avoir « plus de respect pour Mustafa Kemal que pour Atatürk »¹⁰.

Puisque la figure de Kemal peut être associée à la bureaucratie ou à un passé polémique (notamment les réformes les plus progressistes dans un pays dominé par une majorité politique conservatrice), certaines institutions ayant un contact avec la foule se privent totalement des portraits. Le plus souvent ce sont des chaînes de restaurant du type McDonald's qui n'ont aucun intérêt à entrer dans une bataille mémorielle autour de la figure d'Atatürk. Dans ce type de lieux, le plus souvent seul

8 Bien que peu pratiquant, Atatürk ne s'est jamais déclaré explicitement athée et garde une image d'homme pieux. Voir : Monnier, Fabrice. *Atatürk, naissance de la Turquie moderne*. CNRS éditions. Paris, 2015.

9 « Constitution turque, 1982, MJP ». *op. cit.*

10 Conversation rapportée, 25/02/2016

un drapeau à l'entrée, et donc visible depuis la rue, permet de noter un quelconque nationalisme.

2. Des lieux de résistance au nationalisme ?

Avant le début de l'enquête, l'hypothèse d'une Turquie entièrement nationaliste devait affronter celle d'éventuelles identités alternatives au nationalisme. La question du nationalisme kurde était d'emblée écartée dans la mesure où notre étude portait exclusivement sur un groupe se reconnaissant comme turc – or le nationalisme kurde vise explicitement à une séparation d'avec la Turquie. Nous avons vu plus haut que les interprétations de l'héritage kémaliste peuvent différer en fonction du public. Cette sous-partie vise à examiner l'existence de lieux où existent des altérités au nationalisme soit en cohabitation soit en opposition avec l'imagerie kémaliste.

Mehmet est un responsable politique important de l'AKP actuellement au pouvoir. Son bureau ne déroge pas à la présence d'un drapeau turc et de deux portraits d'Atatürk, l'un en civil, l'autre en militaire. Cependant, on retrouve également un portrait du président de la République, Recep Tayyip Erdoğan, et un du premier ministre Ahmet Davutoğlu. La question de savoir si leur présence dans le bureau de Mehmet est une obligation du à son rang ou si elle spontanée se pose cependant : une visite au bureau de la section d'Ankara de l'AKP en octobre 2014 n'avait révélé aucun portrait d'Atatürk¹¹, faisant ainsi porter le doute sur les causes de la présence d'Atatürk. En plus de ces portraits, on peut retrouver dans ledit bureau un verset du Coran calligraphié en arabe et un emblème ottoman.

Nous interprétons la configuration décorative de ce bureau par deux concepts distincts. D'un côté la mise au second plan d'Atatürk dans l'imagerie nationaliste moderne. Le fait que les portraits des responsables politiques observés dans le bureau de Mehmet aient été représentés avec le drapeau en toile de fond permet d'avancer l'idée d'une mise en concurrence, dans la symbolique nationaliste, du pouvoir

11 Au contraire, dans chaque pièce on pouvait trouver un portrait d'Erdoğan accompagné de la mention *milli adamı* (l'homme de la nation). Les militants justifiaient d'une telle présence par le statut de fondateur du parti de M. Erdoğan.

conservateur de l'AKP avec celui, laïque, de l'époque kémaliste. Le second concept est celui de la cohabitation d'une identité religieuse – en l'occurrence celle de l'Islam sunnite – avec l'identité nationaliste. Ege est serveur dans un petit restaurant populaire du centre-ville d'Ankara. On retrouve dans le restaurant où il travaille la cohabitation entre symboles religieux et laïques : si on y retrouve également un drapeau, un portrait d'Atatürk et deux portraits frappés d'un drapeau, on peut aussi y voir un verset du Coran et des photos de mosquées. D'autres identités peuvent également venir compléter la décoration d'un lieu : ici c'est une identité régionale avec des photos de la ville du sud-est anatolien d'où sont originaires les chefs, dans un salon de coiffure du centre-ville c'est l'équipe de football qui donne un marqueur d'identité, puisque le local est entièrement décoré aux couleurs du club de Beşiktaş¹².

Pourtant l'identification à la religion sunnite reste la plus à même de poser une menace au kémalisme. En effet, celui-ci s'est évertué à défendre l'idée d'un État-nation sur le modèle jacobin français. Si la politique religieuse du kémalisme a été celle de l'homogénéisation notamment avec le départ des minorités permettant la laïcisation du pays¹³, elle s'est accompagnée d'une individualisation de l'Islam¹⁴. Or cette religion est par nature holiste dans la mesure où elle entend unir les musulmans dans une communauté de croyants, l'*umma*. Les deux projets, État-nation et *umma*, s'opposent donc avec plus ou moins de violence. Si dans le cas de l'AKP, le poids du kémalisme est trop important pour permettre au parti de se risquer à l'effacer complètement¹⁵, une visite au sein de la vieille ville d'Ankara nous montre que cette caractéristique n'est pas partagée par l'ensemble des acteurs de la sphère conservatrice. Le quartier autour de la mosquée Hacıbayram Veli camii est un des plus conservateurs d'Ankara. Sa mosquée, récemment rénovée par les autorités

12 Il est à noter que les clubs de football constituent un marqueur d'identité très visible en Turquie et que les stades sont des lieux privilégiés de l'expression nationaliste. Voir : Polo, Jean-François. « Enjeux politiques du sport en Turquie. Gagner l'Europe ? » *Politique européenne*, n° 36 (2012): 102-125.

13 Bozarslan, Hamit. « L'alévisme et l'impossible équation du nationalisme en Turquie ». In Dieckhoff, Alain et Kastoryani, Riva (dir.) *Nationalismes en mutation en Méditerranée orientale*, CNRS éditions. Paris, 2002.

14 Binnaz, Toprak. « The religious right ». In *The Modern Middle East*, University of California Press., 1993.

15 En 1997, un coup d'État a mis fin à l'éphémère participation du parti islamiste *Refah* (prospérité) au gouvernement.

locales, renferme le *türbe* (tombeau) d'un saint musulman ce qui en fait un lieu de pèlerinage. Dans ce lieu, il est impossible d'apercevoir le moindre portrait de Mustafa Kemal Atatürk. Même les drapeaux sont absents, alors que les boutiques sont spécialisées dans la vente de livres religieux, de vêtements islamiques ou de voyages pour le *Hac* (pèlerinage de la Mecque). Les seuls emblèmes pouvant rappeler l'existence d'un État sont ceux de l'Empire ottoman, mêlant le drapeau rouge de la Turquie à un drapeau vert devant les armoiries de la famille ottomane. L'Empire ottoman, s'il peut difficilement être défendu comme un prédécesseur de la République d'un point de vue de l'identité – les Ottomans se revendiquaient comme « musulmans », le mot « turc » désignant le bas peuple anatolien – il est utilisé comme repère pour une frange de la société turque de par son caractère califal et panislamiste. L'ultraconservatisme constitue donc une forme d'altérité au nationalisme.

Une autre forme – marginale – d'opposition au nationalisme est à trouver dans le cadre privé. Talha est un étudiant en sciences de l'informatique. Anglophone, il a voyagé à l'étranger et aspire comme de nombreux étudiants à émigrer une fois son diplôme obtenu. À la question de savoir s'il se sentait membre d'une nation il répond : « Non, parce que je n'aime pas du tout les nations. Pour moi les nations divisent les gens. » Ce genre de propos peut se retrouver par moment dans le cadre universitaire au sein d'une population éduquée. Il est impossible de le retrouver dans le champ du débat politique, aucune formation d'importance ne reprenant à son compte ce type de critique de la nation. Bien que minoritaire et exclue des circuits institutionnalisés de transmission de l'information, la vision de la nation comme outil de division de l'humanité existe en Turquie. Le nationalisme rencontre donc des obstacles dans les mosquées et les universités.

B. L'expression collective du nationalisme

Il serait pourtant réducteur de considérer le nationalisme turc uniquement comme un tableau immuable et intemporel. Le nationalisme dépasse une simple représentation symbolique de la nation au moyen d'emblèmes figés. Il implique

également une relation entre le « peuple » et les institutions. Le nationalisme s'inscrit dans une temporalité : les soubresauts de l'actualité vont produire occasionnellement des moments de forte expression nationaliste (1). Ces réactions sont dues à un conditionnement. Le nationalisme se construit par la socialisation des individus au contact d'institutions ayant vocation à le véhiculer (2).

1. L'influence de l'actualité sur l'expression nationaliste

Il est malaisé de parler d'un phénomène social sans le contextualiser. Le fait nationaliste ne fait pas exception. S'il est possible de replacer l'évolution du nationalisme dans un contexte historique pour en expliquer certaines caractéristiques, cette partie vise à démontrer comment les événements de l'actualité nationale turque viennent révéler le rôle central du nationalisme dans la vie politique turque en dehors de son caractère ordinaire. Certains événements se produisent à intervalles réguliers, soit suivant un calendrier – telle une fête nationale – soit de façon inattendue – tel un attentat. Le fait qu'un attentat ait eu lieu à Ankara au cours de l'enquête nous a donné l'occasion d'observer les réactions de la société turque dans un tel contexte.

Deux jours après l'attentat du 17 février, une cérémonie religieuse et militaire¹⁶ eut lieu à la grande mosquée Kocatepe dans le centre-ville d'Ankara. Sur le parvis de la mosquée où les cercueils sont disposés, les familles des victimes côtoient un grand nombre d'officiers de l'armée turque mais l'accès est libre, ce qui permet aux civils de se mêler à la foule. Il est à noter que de par leur statut de militaires ou de civils travaillant pour l'armée, les victimes sont considérées comme des *şehitler* (martyrs). Les cercueils sont recouverts du drapeau turc. Après une marche funèbre jouée par l'orchestre militaire, les cercueils partent deux par deux sur des camions pour l'enterrement proprement dit. Que nous apprend cette cérémonie ? En soi, les cérémonies funéraires sont communes à tous les pays. Ce qui diffère ici est la nature de la cérémonie, qui diffère à cause de la nature de la mort des victimes. Étant donné que les faits impliquaient des attaques terroristes, la portée symbolique de la cérémonie dépassait le simple hommage aux victimes et représentait un processus de

16 L'attentat visait un bus de l'armée ce qui explique le grand nombre de victimes militaires.

construction nationale. En recouvrant les cercueils du drapeau national les organisateurs anonymisent les victimes et les ramènent au rang de membres interchangeables d'un groupe qui dépasse les membres qui le composent. L'attentat terroriste est interprété non comme une attaque contre Ankara, l'armée ou les passagers d'un bus particulier mais contre la nation turque dans son ensemble. Dans les jours qui ont suivi l'explosion le nombre de drapeaux affichés aux balcons a sensiblement évolué. La cérémonie organisée le lendemain par l'université TED impliquait un drapeau. Selon Mehmet le terrorisme est une attaque contre la Turquie tout entière :

Ces attentats, ce terrorisme se produisent pour une seule raison : toute cette violence et cette hostilité ont pour objectif de nous faire du mal. En quelque sorte c'est pour terroriser notre unité, notre souveraineté. La raison pour laquelle ça existe c'est qu'il y a des gens qui veulent nous déranger. Alors ça empêche la nation turque d'être ensemble, de vivre en tant que frères et sœurs, de vivre dans un environnement pacifique.



Illustration 1: "Nous maudissons la terreur" minibus, Ankara, 24/02/2016

On retrouve dans les propos de Mehmet l'opposition entre un « nous » turc attaqué et un « eux » vague visant à déstabiliser l'ensemble de la Turquie. Le terrorisme produit une réaction quasi mécanique d'union autour de la nation, vue comme un objet à la fois protecteur et menacé. L'idée de s'unir de façon volontaire autour de la nation se retrouve dans les fêtes nationales dont les plus importantes se situent outre le 10 novembre, le 29 octobre (fête de la République) et le 30 août (jour de la victoire). En ces journées, les drapeaux sont plus nombreux à être accrochés

aux balcons et il est courant de croiser des individus qui portent des drapeaux dans les rues. Ces fêtes s'inscrivent dans le cadre d'un calendrier visant à rappeler de façon régulière l'existence de la nation aux citoyens. Le fait de voir les individus participer de façon aussi active à ces événements traduit le nationalisme comme un phénomène politique inclusif.

De tels phénomènes de nationalisme de masse se retrouvent également à l'occasion d'événements sportifs. Les matchs de football sont l'occasion de chanter l'hymne national. À cette occasion l'ensemble des spectateurs se lèvent et chantent parfois en levant leurs écharpes, parfois en l'accompagnant d'un signe des doigts rappelant le loup¹⁷. Pendant le match, il est commun que les supporters reprennent des slogans nationalistes tels que la phrase d'Atatürk « *ne mutlu 'Türküm' diyene* » (qu'il est heureux celui qui peut dire : « je suis Turc »). Le fait d'être présent en foule permet de visualiser l'existence de la nation au-delà des emblèmes. D'une présence symbolique de la nation, les manifestations nationalistes de masses permettent de passer à une présence physique de la nation.

2. Écoles, musées : construction de l'idée nationaliste

L'observation de manifestations de masses du nationalisme nous permet de mettre en lumière un mécanisme : dans un processus de construction nationale, l'individu est lié directement à la nation via la foule. C'est parce qu'il prend conscience de sa similarité avec autrui que l'individu peut imaginer l'existence d'une nation regroupant ses semblables. Pour véhiculer cette idée l'État-nation a recours à une myriade d'institutions. L'école constitue un lieu privilégié d'apprentissage du nationalisme. Les cours d'histoire ou d'éducation civique constituent notamment de forts vecteurs de transmission d'une idéologie officielle.

La Turquie ne fait pas exception à la règle. Tout d'abord les règles des écoles turques impliquent que les élèves doivent chanter l'hymne national deux fois par

17 Ce geste est le signe des militants du MHP. Ceux-ci sont surnommés les *boz kurtlar* (loups gris) en référence à l'animal fondateur des Turcs dans la mythologie turcique. Voir : Copeaux, Etienne. *Espaces et temps de la nation turque*. CNRS éditions. Paris, 1992.

semaine (lundi matin en arrivant et vendredi après-midi en partant) dans la cour. La chronologie de cette cérémonie permet de mettre en lumière l'encadrement du temps d'enseignement par la communauté nationale. Les élèves doivent également à cette occasion prêter un serment de fidélité à la nation. À l'intérieur de chaque salle de classe sont affichées les paroles de l'hymne national ainsi que l'appel d'Atatürk à la jeunesse. Le programme comporte des cours d'*Atatürkçülük* (pensée d'Atatürk) et de sécurité nationale¹⁸. Outre ces formes de catéchisme du kémalisme, les cours d'histoire sont également l'occasion de transmettre à la population une vision nationaliste de la Turquie. Après avoir montré les symboles nationaux à Talha, l'étudiant qui rejette le nationalisme, nous lui avons demandé à quels mots il les associait :

La Turquie ! C'est juste la Turquie. La carte de la Turquie. Et je me souviens des connaissances historiques qu'ils nous enseignaient à l'école, au lycée, à la fac, partout. Je me souviens de trucs à propos de la vie d'Atatürk comme l'année où il est né, l'année où il est mort. [...] L'Empire ottoman se faisait conquérir, les sultans cherchaient juste leur bénéfice personnel. Ils étaient juste comme... ouais prenez le pays et donnez-moi une bonne vie ! Ils étaient comme ça. Et les gens, je veux dire le peuple de Turquie était tout seul. Alors ils ont décidé de s'occuper d'eux-mêmes et Atatürk il a juste... officialisé ça. Genre il les a rassemblés et voilà.

Bien qu'il considère avec méfiance le kémalisme, Talha reconnaît que la Turquie était un fait existant déjà du temps de l'Empire ottoman. La guerre d'indépendance ne constitue que le processus par lequel le « peuple de Turquie » s'est constitué en État avec l'aide d'Atatürk.

Le musée est également le lieu de construction du nationalisme. Ce genre d'institution fonctionne par la transmission de connaissances légitimées par leur statut savant. À Ankara deux musées remplissent ces fonctions. Le premier est le musée des civilisations anatoliennes. Outre le rappel de la présence de Mustafa Kemal Atatürk aux fouilles qui ont révélé les pièces du musée, le visiteur est invité à constater la richesse des civilisations s'étant établies en Anatolie de la préhistoire à l'antiquité gréco-romaine. Les périodes hittite et phrygienne sont particulièrement

¹⁸ Copeaux, Etienne. « Le nationalisme d'Etat en Turquie ». In Dieckhoff, Alain et Kastoryano Riva (dir.) *Nationalismes en mutation en Méditerranée orientale*, CNRS éditions. Paris, 2002.

mises en avant pour faire concurrence à l'idée d'une civilisation d'origine grecque. L'attachement à la terre de l'Anatolie est mis en avant. Les Turcs, bien que d'origine centre-asiatique, sont les héritiers de ces glorieux aînés en tant qu'Anatoliens. Le nationalisme se retrouve également dans une autre institution : Anıtkabir. Ce monument datant des années 1960 contient le mausolée de Mustafa Kemal Atatürk¹⁹ ainsi que le musée d'Atatürk et de la guerre d'indépendance. Le mausolée est un lieu de pèlerinage pour de nombreux Turcs. À l'occasion de visites de délégations diplomatiques ou de fêtes nationales, l'hymne national est joué, ce qui entraîne la mise au garde-à-vous des visiteurs civils. En dehors du caractère monumental du mausolée en lui-même, ses parties permettent de renforcer l'aspect solennel du lieu : la « route des lions » mène de l'entrée à l'esplanade du mausolée. « Il y a 24 statues de lion pour représenter la force et la puissance de la nation turque. »²⁰ Le musée en lui-même est constitué d'un assemblage d'objets personnels d'Atatürk, de rappels de ses réformes ainsi que d'une présentation des principaux épisodes de la guerre d'indépendance.

Un lieu tel qu'Anıtkabir permet à celui qui le visite de prendre conscience du rôle primordial joué par Atatürk dans la sauvegarde de la nation turque. Le fait d'assembler en un même lieu le musée d'Atatürk et de la guerre d'indépendance contribue à cette idée. Nationalisme et culte de la personnalité sont vus comme indissociables dans ce lieu qui agit comme un temple laïque du kémalisme. Il est à noter que les musées et les écoles sont tout à fait complémentaires dans la transmission du nationalisme. Ainsi de nombreuses écoles publiques comme privées organisent des sorties scolaires à Anıtkabir.

Nous avons considéré pour l'instant le nationalisme essentiellement comme une force allant vers les individus. Or ces derniers interagissent avec celle-ci. Ils sont à la fois récepteurs et acteurs de messages nationalistes et la prochaine partie ambitionne d'étudier les comportements individuels par rapport au nationalisme.

19 Ainsi que celui, bien moins important, de son bras droit et successeur İsmet İnönü.

20 Extrait d'une plaquette explicative du musée. À noter que le lion est un symbole hittite.

Chapitre II. Individus et nationalisme symbolique : perception et justification

L'environnement politique dans lequel évoluent les individus est celui de l'exaltation nationaliste. Partout, à tout instant, les Turcs se doivent d'être rappelés qu'ils sont Turcs, qu'ils appartiennent à une communauté nationale représentée par l'État-nation qu'est la République de Turquie et que Mustafa Kemal Atatürk en est le leader intemporel. Un jugement rapide nous laisserait penser que si le contexte visible est nationaliste, c'est que les pratiques individuelles le sont aussi. En somme, les drapeaux accrochés aux balcons ne sont que le résultat d'une multitude d'acteurs isolés qui spontanément décident d'agir ainsi par pur attrait pour la transcendance nationaliste. Pourtant une analyse plus fine permet de différencier les comportements adoptés face au déploiement symbolique nationaliste et les conséquences d'un tel environnement social sur la perception qu'en ont les individus. Notre enquête a permis de mettre en évidence l'existence d'une norme nationaliste²¹ : ceci s'explique par l'intériorisation d'un certain comportement face aux emblèmes (A) et par la capacité qu'ont les individus de légitimer ces symboles (B).

A. Quels comportements face au nationalisme ?

Si les comportements accompagnant la présence symbolique de l'État-nation turc sont variés et dépendent des caractéristiques individuelles, deux traits majeurs se sont distingués au cours de l'enquête. Tout d'abord une indifférence face aux emblèmes, signe de l'intériorisation de leur présence (1) puis une participation aux manifestations nationales (2), accréditant l'idée du nationalisme « par le bas ».

1. La minorisation des symboles

Comme vu plus haut, la présence symbolique nationaliste est massive dans l'espace public en Turquie. Une observation même grossière permet de noter la répétition des emblèmes nationaux tant à l'intérieur des bâtiments qu'à l'extérieur,

²¹ Becker, Howard. *Outsiders*. Métailié. Paris, 1985.

dans la rue. Or nos entretiens n'ont pas révélé une prise de conscience des sujets face aux drapeaux ou portraits d'Atatürk les entourant. Ainsi de Talha qui à la question de savoir s'il a déjà vu les symboles dans la journée avant l'entretien répond :

Oui, j'ai vu le drapeau. Pas Atatürk, à part peut-être sur des billets. [...] Je l'ai [le drapeau] vu ce matin à la cérémonie pour hier et aux fenêtres de quelques bâtiments, c'est tout.

Si les emblèmes ne sont pas niés, leur présence est tout du moins minorée. Si l'absence d'Atatürk dans le discours de Talha pose la question du déséquilibre entre les deux images et les significations auxquelles elles se rattachent, la présence du drapeau est ici rappelée dans deux contextes. D'un côté une présence ordinaire, statique, presque secondaire lorsqu'elle est affichée sur les bâtiments – donc immobile par nature – et d'un autre côté une présence exceptionnelle, temporaire et en réaction à l'actualité. En aucun cas cette présence ne choque Talha qui a la question de savoir s'il a été surpris de voir le drapeau répond : « Non, je pense que j'y suis habitué. » D'une manière générale les sujets sont capables de reconnaître la présence des symboles après seulement que nous le leur avons fait remarquer. Alper est étudiant en sciences politiques dans une université privée. Lorsqu'on lui demande s'il avait fait attention au drapeau et aux portraits avant le début de l'entretien, il répond « Non, on passe juste à côté mais... tu le vois mais t'y es un peu habitué, à le voir. Je veux dire... c'est pas visible. » Sur les six entretiens, quatre personnes m'ont déclaré ne pas être surpris par la présence des symboles, la plupart du temps en donnant une explication politique à leur présence. Les deux autres ont esquivé la question.

De plus, il apparaît que les drapeaux sont pour une partie des sujets étroitement associés à la bureaucratie étatique. Okan est étudiant en commerce dans une université privée. Il revient d'un semestre en mobilité Erasmus en Croatie. S'il reconnaît qu'il peut voir les portraits de Kemal dans des lieux tels que « des vendeurs de çig köfte²² », ce n'est que longtemps après avoir spontanément associé le drapeau à des endroits tels que :

22 Plat à base de boulgour.

Des écoles et des endroits gouvernementaux tels que le truc pour les impôts et je sais pas, des institutions comme... je réfléchis... les tribunaux, les commissariats. C'est lié à l'État je pense. Quoi d'autre ? Je crois que c'est tout.

Dans cet extrait on retrouve l'association entre la nation (le drapeau) et l'État (le bâtiment officiel) caractéristique du nationalisme vernaculaire apparu en Europe au milieu du XIX^e siècle²³. À la nation doit correspondre un État et c'est dans le cadre de celui-ci qu'existe la nation. L'omission par Okan de la présence des drapeaux dans d'autres lieux tels que ceux décrits dans la première partie laisse à penser que leur présence dans ces lieux passe inaperçue. Ainsi dans l'esprit du sujet, la représentation symbolique de la nation appartient à l'État, détenteur d'un monopole symbolique²⁴. L'idée qu'un nationalisme puisse avoir une origine autre que l'État n'apparaît pas spontanément à Okan.

La présence des emblèmes dans la rue suit le même processus de minorisation. Les emblèmes visibles sur l'illustration 2 sont présents tous les cinquante mètres sur plusieurs grandes artères piétonnes d'Ankara. Pourtant aucun de nos sujets ne semblait les avoir remarqués. « C'est comme quand tu habites près de la mer. Il faut que tu partes pour te rendre compte qu'elle n'est plus là. »²⁵ Non seulement les emblèmes font l'objet d'une compartimentation spatiale mais ils sont également l'objet d'une forme d'ignorance. L'idée d'une normalité de leur présence est ressortie de nombreux entretiens, notamment par comparaison à l'étranger. Ainsi d'Alper, l'étudiant en sciences politiques :



Illustration 2: Drapeaux et portraits d'Atatürk disposés de façon permanente par la mairie d'arrondissement de Çankaya autour de la place Kızılay, 22/02/2016

23 Anderson, Benedict, *op. cit.*

24 Bourdieu, Pierre. « Violence symbolique et luttes politiques ». In *Méditations pascaliennes*, Seuil. Liber. Paris, 1997.

25 Conversation rapportée, 16/02/2016

Ce n'est pas quelque chose qui doit surprendre car c'est [Atatürk] le père de notre pays, voilà le drapeau de notre pays donc je pense que la situation doit être à peu près la même en France, non ? [...] Il n'y a rien de bizarre à ça je trouve.

Non seulement Alper nous explique en quoi la présence de ces symboles est pour lui un non-événement, mais il commence à nous en donner une légitimation. C'est ce qui nous amène à penser que le nationalisme peut constituer une norme. Cependant, les individus n'adoptent pas qu'une attitude passive face à ce phénomène. Certaines pratiques invitent les individus à participer de façon active à l'élaboration de cette norme.

2. Une participation ponctuelle au nationalisme

Un État se définit par un territoire, une population et l'exercice d'un pouvoir politique sur cette population. Afin de légitimer son pouvoir sur cette population, l'État doit se poser en incarnation d'une transcendance. Dans le cadre de la République de Turquie, la nation turque joue ce rôle. L'État peut mobiliser sa population en incarnant la finalité politique de la nation. Ainsi, sans idée nationale, la violence étatique perd tout légitimité. Il est donc essentiel pour un État-nation de maintenir active une croyance en l'appartenance commune des individus en un groupe supérieur, la nation. Le nationalisme est le phénomène qui s'évertue à maintenir une telle fiction politique vivante. Un processus purement institutionnel de mobilisation des masses serait insuffisant pour légitimer notamment la violence symbolique de l'État²⁶. Afin d'être accepté, l'État doit faire participer la population dans le processus de construction nationale.

Comme vu plus haut, les emblèmes nationaux turcs sont présents en dehors des lieux considérés comme « officiels » par les sujets d'entretiens, bien que cette présence paraisse secondaire pour ces derniers. Derrière chaque drapeau accroché à une fenêtre on retrouve un individu, citoyen de la République qui a réalisé plusieurs actes : il a acheté ledit drapeau – en choisissant éventuellement d'avoir le visage de Mustafa Kemal Atatürk sur celui-ci – et a fait le choix de l'accrocher à sa fenêtre ou à

²⁶ Bourdieu, *op. cit.*

son balcon alors qu'il aurait très bien pu le garder à l'intérieur de son domicile. Intuitivement nous pouvons trouver plusieurs hypothèses pour expliquer ce phénomène. Tout d'abord, une pression sociale qui nécessite une justification individuelle nationaliste et républicaine. Ceci impliquerait que l'affichage des drapeaux ne soit pas le fait d'une obligation légale – inexistante en droit turc – mais d'une obligation sociale où le drapeau joue un rôle à destination de l'autre. Or, Mehmet nous confiait à propos des emblèmes présents dans son bureau :

Ce n'est pas pour le montrer à la face des gens, c'est parce qu'il y a des enjeux autour de la souveraineté de ce pays. On le répète pour se rappeler à nous-mêmes et aux gens, c'est pour ça qu'il y a une emphase sur ce drapeau et sur d'autres symboles montrés de façon répétée aux gens. Ce n'est pas pour le montrer à la face des gens ; c'est pour se souvenir et ne pas oublier la gravité de la situation.

Si le statut de Mehmet de professionnel de la parole et d'homme public nous permet de pondérer son propos, il n'en demeure pas moins qu'il avance une autre hypothèse que celle de l'affichage « imposé » du drapeau. Le geste d'afficher un symbole serait donc lié à la croyance en une signification particulière desdits symboles. Il ne s'agit pas ici de comprendre ce que le symbole « veut dire » pour celui qui l'affiche mais ce que le geste d'afficher « veut dire ». Les explications à ce geste sont diverses. Ege, le serveur de restaurant, se déclare être « quelqu'un d'anti-symbole », pourtant il déclare avoir un portrait d'Atatürk chez lui en plus d'un drapeau accroché à son balcon. Pour lui :

Plutôt que de les avoir comme une idéologie, nous les montrons comme un symbole, un symbole de souveraineté et un symbole d'indépendance et, que tu les aimes ou pas, tu devrais les respecter si tu vis en Turquie parce qu'après la guerre d'indépendance, après toutes les luttes, après toutes les difficultés, ils ont remis la Turquie sur ses pieds.

Dans les deux entretiens transparait la volonté de justifier le geste de l'affichage pour ce que représente le symbole et pour rappeler la mémoire des événements de l'historiographie nationaliste – en premier lieu de laquelle se trouve la guerre d'indépendance. Une véritable intériorisation de la signification des emblèmes semble en effet pousser les individus à agir de façon nationaliste. Il ressort également

des entretiens une volonté de faire communauté à travers l'acte. Si l'objet du drapeau ou du portrait ne revêt pas en lui-même un statut sacré, aucun de mes interlocuteurs – à une exception près – n'ayant montré un attachement particulier envers un drapeau dont ils n'ont pour la plupart aucun souvenir de l'achat et qu'ils remplacent au gré de son état, l'action de l'afficher apparaît en revanche comme crucial car elle permet de faire du citoyen passif face à l'histoire un participant actif du nationalisme. Ceci se retrouve particulièrement autour de rites collectifs rappelant à l'individu son appartenance à une communauté nationale. Ainsi, si Ege accroche son drapeau de façon permanente à son balcon, la fête de la République (10 novembre) n'en demeure pas moins son « jour préféré ». Cette fête nationale est l'occasion pour de nombreux Turcs de signifier leur attachement à la République en sortant les drapeaux. Can est agent de sécurité dans une université privée d'Ankara. Il a vécu toute sa vie en Turquie et ne parle aucune langue étrangère. Il nous dit conserver son drapeau « comme le Coran. C'est sacré pour nous. Donc on le garde dans un bel endroit plutôt que de juste l'exposer. » Il en possède également « trois ou quatre types différents à la maison. Je les dispose pour certaines journées mémorielles du style fête de la République ou d'autres fêtes nationales. » Okan quant à lui possède :

Le drapeau turc et le drapeau Atatürk. On les sort sur le balcon pour certaines occasions spéciales comme – je sais pas – si l'équipe nationale gagne contre l'Allemagne par exemple.

Les matchs de l'équipe nationale de football constituent également des moments privilégiés pour sortir un drapeau selon Alper qui, en plus d'en afficher un chez lui, en possède un autre qu'il affiche « pour certains jours spéciaux tels qu'un match de foot peut-être ou une fête mais pas les fêtes religieuses je veux dire la fête de la République ou la fête de la victoire. » Les matchs de football ou de basketball, sports très populaires en Turquie, sont également l'occasion de chanter l'hymne national. La constitution turque prévoit dans son article 3 que l'hymne national de la République est l'*İstiklal marşı* (Marche de l'indépendance). Celle-ci est chantée avant chaque match de l'équipe nationale mais également avant les matchs des clubs professionnels (contrairement à la France). Alper le chante lorsqu'il joue au basketball. Mais alors que la procédure habituelle est de ne chanter que les deux premiers couplets, il

affirme connaître les dix par cœur ce qui témoigne d'un effort d'apprentissage notable vis-à-vis d'un texte écrit dans un registre de langue difficilement accessible.

Tous les sujets d'entretien connaissent l'hymne national qu'ils ont appris à l'école. Mehmet, l'homme politique, dispose en plus d'une connaissance de l'auteur de l'hymne :

L'auteur de l'hymne, dans son livre le plus célèbre, n'a pas inclus la *Marche de l'indépendance* et les gens lui demandaient : « Pourquoi vous n'avez pas mis l'hymne national, votre plus grand succès dans votre livre le plus connu ? » Et il répondait : « Que Dieu ne fasse pas réécrire un hymne à ce pays ! C'est pourquoi je l'ai fait. Je l'ai écrit une fois, il appartient au pays, il ne m'appartient pas, il appartient à la nation et c'est pour ça que je ne l'ai pas mis dans mon livre. » J'aimerais le chanter encore plus, comme ça je pourrais sentir l'esprit qu'il y a dans l'hymne national, parce que je trouve les paroles très touchantes et justes.

Dans l'esprit de Mehmet l'hymne est un objet assez important pour le pousser à accumuler des connaissances sur le sujet, ce qui redouble une obligation professionnelle le concernant. Le fait de le chanter correspond à une rétribution morale de faire vivre « l'esprit » du texte. Derrière le texte il y a une signification – ici militaire – que chaque Turc peut assimiler. Talha reprend cette dissociation entre signification du texte et chant de l'hymne :

Depuis que je suis à l'université je ne le chante plus. Et je ne comprends pas : j'ai l'impression qu'on me force à le chanter. C'est comme ça que je le sentais. Je veux dire que je ne le chante plus si souvent parce que je n'en ai pas besoin. Mais j'en respecte le sens. Et je respecte le... la chose qu'il y a là, tu vois ? Le fait que ça existe. Parce que c'est un symbole d'indépendance. Comme le drapeau. Je respecte le drapeau aussi. [...] C'est très, très, très nationaliste, tu sais. Et c'est très courageux ! Comme les paroles. Ça commence par « n'aie pas peur » ! Ça parle du drapeau, de comment nous l'avons obtenu et de comment nous allons le défendre. J'ai pas envie de dire « nous ». Comment les Turcs vont le défendre. Comment ils vont le protéger. Donc c'est puissant, c'est fort, c'est courageux. Et c'est... en littérature c'est incroyable. Et je lis beaucoup de littérature. C'est pour ça que je le respecte.

Malgré son rejet du nationalisme, Talha respecte l'objet même du texte et non pas ce qu'il peut signifier lorsqu'il est chanté dans le contexte scolaire. C'est bien l'acte de le chanter en commun qui crée la communauté. Le fait de chanter construit une

distinction entre le « nous » turc qui chante et « l'autre » qui ne chante pas, soit par ignorance de la langue et des paroles, soit par conviction. Quelle qu'en soit la raison, celui qui ne chante pas se place hors du groupe. Ce groupe n'est pas nécessairement présent physiquement. Il peut l'être de façon spirituelle dans l'esprit de l'individu mais sa présence physique lui est rappelée à l'occasion des rites collectifs tels que les matchs de football ou les fêtes nationales. Lorsque nous lui demandons s'il chante à l'occasion l'hymne national, Can l'agent de sécurité nous répond :

Je le chante dès qu'une occasion se présente comme quand je vais à Anıtkabir ou chaque 10 novembre, le jour de la commémoration de la mort d'Atatürk. Ces jours-là je me le chante à moi-même intérieurement. Pas à voix haute mais intérieurement.

Puis, lorsque nous lui demandons s'il existe une nation turque :

Nous sommes une nation tout comme vous êtes français, d'autres sont allemands. Chaque pays a une nation vivant en lui. Alors, oui, nous avons une nation. Je crois qu'il y a une nation.

À l'acte symbolique – le chant de l'hymne, même intérieurement – correspond une communauté nationale. On appréciera par ailleurs le caractère inclusif de cette communauté suggéré par l'emploi de la première personne du pluriel.

Comme révélé ici, le nationalisme est aussi une question de pratiques où la dichotomie individus/institutions apparaît assez peu pertinente. En effet, même s'ils le voient parfois avec distance, les individus participent bien à l'instauration d'un climat nationaliste au même titre que les institutions. Ce contexte marqué par la profusion de symboles est justifiable par les individus rencontrés.

B. La légitimation du nationalisme

Une fois l'emblème remarqué, l'individu est capable de justifier sa présence. Cette partie est centrale car elle vise à répondre à la question du « pourquoi » de l'expression nationaliste, point de départ de la recherche. Il ressort des entretiens que les individus ont des représentations démontrant non seulement la légitimité mais

également la normalité d'un tel affichage. Nos interlocuteurs ont avancé plusieurs idées pour expliquer la présence des emblèmes nationaux. Nous avons choisi de les classer de façon thématique. Aux symboles et particulièrement au drapeau est associée une affection envers la Turquie, affection qui n'est pas exclusive et s'étend au monde entier (1). Le portrait de Kemal est plus souvent synonyme d'une période plus ou moins délimitée temporellement et à laquelle les Turcs doivent respect et dévotion (2).

1. La nation : un objet de fierté et d'amour

Benedict Anderson note dans *L'imaginaire national* que le nationalisme constitue avant tout en un sentiment d'amour pour la communauté imaginée²⁷. Son hypothèse nous éloigne ainsi d'une vision du nationalisme uniquement construit sur l'altérité et le conflit. Notre enquête a mis en lumière que l'amour exprimé envers la nation turque utilisait le drapeau comme intermédiaire. Ainsi le drapeau n'est pas seulement considéré comme la représentation de la nation mais comme la nation elle-même. Mehmet, l'homme politique, nous confiait ainsi à propos de la répétition des drapeaux :

Nous aimons notre pays et nous aimerions voir notre drapeau partout. Ce pays ne s'est pas fait facilement, alors des sacrifices ont dû être faits, c'est pourquoi nous aimerions voir notre drapeau flotter partout. C'est pour ça qu'il y a cette répétition de drapeaux.

Puis, lorsque nous lui demandons s'il en possède personnellement :

Beaucoup ! À la fois dans mon cœur mais aussi là où je peux les voir, dans mes yeux.

On retrouve ce sentiment d'amour envers les emblèmes chez Can, l'agent de sécurité :

Dans une journée normale, comme tout citoyen turc, j'aimerais voir un drapeau turc partout. Flottant au mât... pas nécessairement au mât d'ailleurs, il peut être partout.

²⁷ Anderson, Benedict. *op. cit.*

Quant à Alper, ses études en sciences politiques lui permettent de mener une réflexion plus poussée sur ces sentiments :

Nous sommes une nation avec de la passion, tu vois ce que je veux dire ? Comment dire ? C'est pas vrai pour tout le monde en Turquie mais la plupart des gens sont fiers de leur histoire, de l'histoire du pays, de sa culture. Alors j'imagine qu'ils doivent penser que le drapeau et le portrait de Mustafa Kemal Atatürk sont des sortes de présentations de leur fierté. Et ils les accrochent.

Lui-même est fier de son pays en raison de son histoire :

Nous avons un passé fort, une histoire forte et une culture forte et je crois que la plupart des pays dans le monde n'ont pas ça. je veux dire je pense que les Chinois ont ça et... l'Amérique c'est nouveau... l'Europe c'est un peu nouveau. Alors quand tu dis nation turque je pense avant tout à quelque chose dont je peux être fier. C'est mon avis. Je relie « nation turque » et fierté en tous cas.

Ces trois individus issus de générations différentes ont des parcours, des capitaux scolaires et des situations sociales différentes mais ils expriment une idée commune. À travers le drapeau vient l'affection pour la Turquie. Cette affection est nécessaire en raison de la glorieuse histoire de la Turquie. En tant que Turcs, ils sont liés aux évolutions de la nation. On retrouve ici une identification totale de l'individu à la nation. C'est cette identification qui fait que l'individu va se retrouver affecté par l'idée de voir ou non les symboles. Okan, qui a étudié à l'étranger, résume ainsi sa réaction à la vue d'un drapeau turc hors des frontières nationales :

Je me dis « oh mon dieu » c'est un drapeau turc, on est célèbre. Pas célèbre mais tu vois le sentiment. Tu te sens flatté d'une certaine manière, je ne sais pas pourquoi. Et tu te dis « ouais je viens de là moi aussi, ouais la Turquie, allez la Turquie ! » C'est une manière de penser patriotique mais c'est pas *redneck* ou quelque chose du genre.

A l'inverse un collègue de Can nous confiait après avoir appris notre sujet de recherche : « Je suis quelqu'un de très nationaliste alors j'aimerais voir le drapeau partout. Je m'énerve un peu quand je vois que des gens ne l'affichent pas alors j'aimerais vraiment le voir partout. »²⁸ Transparaît de ces différentes conversations la notion selon laquelle l'amour pour la nation est une nécessité, voire un devoir.

28 Conversation rapportée, 25/02/2016

S'énerver de ne pas voir des drapeaux semble bien indiquer que ceux qui n'affichent pas de drapeau se placent dans une situation de déviance²⁹. Cependant, cet avis doit être nuancé : les Turcs n'affichent pas tous, loin de là, des drapeaux chez eux. Mais l'idée que leur absence puisse irriter semble, elle, être normale dans la mesure où un Turc se doit d'aimer son pays.

Il serait pourtant malaisé de ne voir dans cet amour patriotique qu'une source de conflit. Nombreux sont nos interlocuteurs à avoir avancé l'idée que l'amour qu'ils éprouvaient pour la Turquie était tout aussi sacré que celui que nous devons forcément porter à la France. Mehmet à propos de son amour pour le drapeau national :

Je voudrais dire que c'est dans toutes les cultures que les enfants de tous âges devraient apprendre à respecter tous les drapeaux, toutes les nations, tous les pays et ceci devrait se faire à un très jeune âge. Je pense que c'est présent dans toutes les cultures, en France, en Amérique, partout. Le respect pour le drapeau, la nation devraient être naturels. Il y a presque deux cents États souverains et je voudrais tous les respecter et vivre en paix avec eux.

Si la nation turque bénéficie de caractéristiques qui la distinguent des autres nations, l'amour et le respect qu'elle suscite de la part de ses citoyens n'est par contre pas différent de ce qu'éprouvent les citoyens des autres nations du monde selon nos sujets. Ainsi le nationalisme trouve une dimension universelle et pacifiste. De l'amour d'un individu pour un groupe, le nationalisme devient l'amour des individus pour tous les groupes. Dans cette configuration, le nationalisme se combine bien avec la devise de Mustafa Kemal Atatürk, devenue celle de la République de Turquie : « Paix dans le pays, paix dans le monde ». Pour Can, la dimension affective est tellement forte que l'on sort du champ politique pour rentrer dans la sphère personnelle : « Ce n'est pas du nationalisme, c'est plus de l'amour ».

2. Une nation redevable envers Atatürk

Si le drapeau représente exclusivement la nation entendue comme le groupe auquel tous les Turcs appartiennent, les portraits ne semblent quant à eux représenter

²⁹ Becker, Howard. *op. cit.*

qu'Atatürk. Celui-ci ne dispose pas de caractère divin mais reste un homme au-dessus de la nation. Le respect qui lui est dû, et donc la légitimité des individus à exposer son image, vient de l'héritage qu'il a laissé à la Turquie. Les représentations qui en sont faites sont basées sur une lecture historique extrêmement personnalisée des profonds bouleversements qui ont marqué la société turque des années 1920-1930. Ces changements sont si profonds – et si directement imputables à Kemal – que dès lors l'action mémorielle symbolique devient un devoir civique. Les raisons de célébrer la mémoire d'Atatürk sont nombreuses. Selon Ege, qui appartient à la minorité religieuse alévie :

Il est celui par qui la laïcité est arrivée en Turquie et dans un temps où les rois et les sultans s'élevaient puis retombaient, c'est important pour les gens d'être reconnus en tant que citoyens et d'avoir les mêmes droits. Donc c'est lui qui a rendu cela possible pour la nation turque. C'est pour ça que c'est un grand leader et qu'il nous est indispensable.

La question de la laïcité et de l'égalité des citoyens devant la loi touche particulièrement Ege étant donné qu'il appartient lui-même à une minorité. Bien que le kémalisme ne soit pas la seule perspective pour les Alévis, l'attachement à un système laïque demeure fort pour cette communauté qui aurait tout à perdre en termes d'intégration à l'émergence d'un nationalisme basé sur l'exclusivité sunnite³⁰. Le respect qu'éprouve Ege pour Atatürk et le système républicain qu'il lui attribue est un défi posé à un modèle nationaliste qui associe ethnie turque et religion sunnite, connu sous le nom de « synthèse turco-islamique »³¹. Au-delà de la situation particulière des Alévis, c'est la modernisation de la société turque tout entière qui est retenue par les acteurs. Après dix années de guerre – guerres des Balkans, 1^{re} Guerre mondiale puis guerre d'indépendance – la Turquie accusait un sérieux retard de développement par rapport à l'Europe occidentale. Atatürk est celui à qui les Turcs doivent le fait de s'être approchés de la civilisation occidentale aux dépens du Moyen-Orient, connaissant ainsi une hausse du niveau de développement. Selon Okan, étudiant fortement marqué par le style de vie occidental :

30 Bozarslan, Hamit. *op. cit.*

31 Ibid. À noter qu'à ce titre les Alévis ne bénéficient pas de la reconnaissance juridique des minorités chrétiennes puisqu'ils sont recensés en tant que « musulmans ».

Il a créé la Turquie moderne. Il l'a créée. Il a tout fait. Il a fait notre langue ainsi ; il a remplacé l'alphabet arabe par l'alphabet latin. En fait pour moi il a survécu parce qu'il nous a permis de surmonter les préjugés, le mode de pensée arabe et islamique. Donc je pense que c'est pour ça que les gens affichent son portrait et que c'est courant de le voir.

Cette réflexion sur le lien entre légitimité de montrer Atatürk et réformisme n'est pas réservée à une population éduquée et laïque. Bien que conservateur, Mehmet salue également l'occidentalisation entreprise par Kemal sans pour autant reprendre à son compte la critique du Moyen-Orient :

Bien que l'empire ottoman ait régné pendant six siècles comme une grande nation du monde, ce pays qui avait tant de cultures diverses s'est fait conquérir par à peu près tout le monde. Mustafa Kemal est sans aucun doute le symbole de cet éveil national qui nous a mis en marche vers l'avenir et bien sûr il a fait énormément de réformes qui ont amené nos perspectives vers l'Ouest plutôt que vers l'Est pour qu'on puisse se rapprocher des civilisations de l'Ouest en un sens. Donc voilà l'héritage qu'il nous a laissé et si nous vivons de cette manière aujourd'hui c'est grâce à Mustafa Kemal et nous lui devons beaucoup de gratitude. Si nous pouvons faire cet entretien aujourd'hui c'est grâce à Mustafa Kemal. C'est comme ça que je le perçois.

Bien plus que le mode de vie ou le développement, c'est l'existence même de l'individu qui est due à Atatürk. Ce type de discours participe à une vision « intégrale » du nationalisme dans lequel l'existence tout entière de l'individu est soumise à la nation ou le cas échéant, à son représentant. Can ne dit pas autre chose lorsque nous lui demandons ce qu'il doit à Mustafa Kemal :

La Turquie est le pays musulman le plus développé et ceci est dû au fait que nous soyons le plus occidental. Nous devons ceci à Atatürk. On ne peut pas le nier. D'un point de vue historique, le fait d'avancer vers les civilisations de l'Ouest et d'adopter tout ce que l'on peut pour rivaliser avec eux sur le plan civil, nous devons tout ça à Atatürk. [...] Je lui dois le jour que je suis en train de vivre. Tu me parlais du drapeau : nous lui devons le drapeau. Nous lui devons tout.

Une fois encore, on retrouve dans ce discours l'indéniable avancée de la Turquie vers une Europe conçue comme un modèle mais également comme une altérité. On retrouve aussi un lien direct entre l'individu et Atatürk dans le discours. Ainsi Alper voit comme naturel le fait pour les individus d'être redevables envers Kemal : « Je

Le nationalisme turc à travers ses emblèmes : pratiques et représentations
Louis Chrétien

pense que tout le monde en Turquie doit ressentir la même chose. Nous lui devons tout ceci en un sens. » L'affichage de son portrait contribue donc à un processus de remerciement de l'individu envers son bienfaiteur et non seulement de la nation envers son fondateur. De ce fait, le nationalisme, s'il est un mouvement qui peut mobiliser les masses, trouve également dans l'individualisation des pratiques nationalistes des caractéristiques de transcendance voire de philosophie personnelle.

Chapitre III. Le sens et la fonction de la symbolique nationaliste

Derrière chaque symbole se cache une signification. Nous l'avons vu, les institutions étatiques permettent aux individus de s'approprier le nationalisme comme une norme. Les écoles ou les musées sont des lieux privilégiés pour l'apprentissage d'une histoire de la Turquie marquée le nationalisme. Les symboles permettent alors de concrétiser et d'exprimer une signification variable selon chaque individu mais puisant à chaque fois sa source dans une mise en relation organique entre l'individu, citoyen turc et la nation, la République de Turquie. Au cours de nos entretiens, la vue des emblèmes était pour les sujets l'occasion d'exprimer ce que ceux-ci représentaient à leurs yeux. Plusieurs thèmes récurrents ont émergé, thèmes qui n'étaient pas intuitifs pour qui n'est pas familier avec le langage politique de la Turquie. Les symboles, puisqu'ils ont été « acquis » à l'époque de la guerre d'indépendance et du début de l'ère républicaine, permettent de parler de l'histoire de la Turquie, vue sous un angle nationaliste (A). Toutefois, les symboles ne sont pas considérés comme de simples éléments du passé mais gardent une force dans le débat politique contemporain et servent de modèles pour l'avenir (B).

A. Une lecture nationaliste de l'histoire de la Turquie : vers la souveraineté

Toute l'histoire de la Turquie depuis la fin de l'Empire ottoman est marquée par les occupations militaires des Alliés et de la Grèce en Anatolie à la fin de la 1^{re} Guerre mondiale. Dès lors, la Turquie va être considérée par les élites kémalistes arrivées au pouvoir comme une citadelle menacée par des ennemis intérieurs et extérieurs dans ce qu'elle a de plus précieux : son indépendance. De cette peur de devenir une nation dépendante des grandes puissances va naître un attachement absolu à la souveraineté dans le discours nationaliste turc. Celle-ci se conçoit de deux manières : d'une part d'un point de vue militaire avec une primauté donnée à l'armée dans la défense de la nation (1), d'autre part sur le plan économique et social avec le

besoin de s'extirper de la catégorie stigmatisante des pays en développement pour venir concurrencer les nations occidentales (2).

1. Le militarisme et la martyrologie

La participation à la cérémonie d'hommage aux victimes de l'attentat du 17 février nous a permis de réaliser l'importance de l'armée dans la vie politique turque. Mustafa Kemal, en tant qu'ancien militaire, a veillé à laisser à l'armée le rôle de protéger la République après sa mort. Son appel à l'armée est d'ailleurs gravé à l'intérieur de son mausolée. C'est au nom de ce rôle que l'armée a réalisé quatre coups d'État entre 1960 et 1997 face à ce que les officiers considéraient comme des dérives menaçant l'héritage kémaliste. Cette prépondérance de l'armée à l'intérieur des frontières tranche avec sa relative discrétion à l'extérieur. Depuis 1923, les seules opérations extérieures de l'armée turque se sont déroulées dans le cadre de l'OTAN lors de la guerre de Corée puis lors de l'intervention à Chypre de 1974. L'essentiel des activités de l'armée se déroule depuis 1984 contre le PKK dans le sud-est de l'Anatolie. Plus grande armée de l'OTAN, l'armée turque puise ses effectifs dans la conscription, obligatoire pendant deux ans pour les hommes.

L'armée et la guerre d'indépendance sont intimement liées aux symboles nationalistes. Dans l'historiographie officielle, la guerre est le moment fondateur de la nation turque, l'équivalent de la Révolution de 1789 en France. C'est la période historique à laquelle les fêtes nationales et le drapeau font le plus référence. Si Atatürk est régulièrement représenté en militaire, c'est surtout le drapeau qui est lié au militarisme. Bien que d'origine ottomane – le croissant et l'étoile sont des symboles de l'Islam – la légende officielle du drapeau fait dater son origine à la guerre d'indépendance. Après une bataille, la lune et une étoile se seraient reflétées dans la mare formée par le sang des « martyrs » pour donner naissance au drapeau³². L'expression « sang des martyrs » est revenue souvent au cours de nos entretiens lorsque nous évoquions la signification du drapeau. Ainsi lorsque nous demandions à nos interlocuteurs quels mots ils associaient spontanément aux emblèmes, Mehmet

32 En plus de son aspect militaire, on notera que la République a cherché à laïciser la présence des emblèmes religieux.

répondait : « La nation, la patrie, le sang des martyrs, l'unité de cette nation, la prospérité, les prérequis à la prospérité et au développement de cette nation, voilà comment je vois ce drapeau. » Pour Okan, le drapeau lui rappelle : « le sang et la guerre. La guerre de Çanakkale³³. » Pour Alper, les emblèmes sont synonymes de : « Indépendance, guerre, père [en montrant Atatürk]... et d'autres mots à propos de la nationalité. » Quant à Can, il n'a pas attendu le début de l'entretien pour parler du drapeau : « C'est le drapeau turc. C'est le drapeau de notre nation. Le rouge dessus vient du sang des martyrs. Tout comme le drapeau de chaque pays est sacré pour eux, celui-ci nous est sacré. »

Nous le voyons, le drapeau est intimement lié à la figure du martyr. Celui-ci est nommé *şehit* en turc et se distingue du *gazi*, l'ancien combattant. Les deux termes d'origine arabe ont de fortes connotations religieuses. Lors de la conquête de l'Anatolie par les Turcs seldjoukides au X^e siècle, ces termes servaient à désigner les soldats de l'Islam combattant les Byzantins. Les deux termes variaient en fonction de l'issue de l'aventure du soldat. Les origines religieuses du terme *şehit* nous incitent à faire le parallèle entre deux idéologies extrêmement mobilisatrices : l'Islam politique et le nationalisme. De même que lors de la conquête de l'Anatolie, puis des guerres d'expansion ottomanes, les *şehitler*, de par le fait même qu'ils mourraient au nom de l'Islam, se voyaient automatiquement accorder un statut spécifique, les soldats de l'armée tués lors des affrontements avec le PKK deviennent des figures particulières de la nation. Les *şehitler* sont un ciment indiscutable de la nation. Dans le discours nationaliste, c'est une figure qui doit constamment être mise en avant car c'est à elle que la Turquie doit sa souveraineté. En plus de s'irriter d'un manque de drapeau, le collègue « très nationaliste » de Can s'énervait également de voir que « les journaux ne parlent que du dernier match de Galatasaray alors que chaque jour des martyrs versent leur sang pour la souveraineté de ce pays. »³⁴ Cette souveraineté ne tenant qu'à un fil, c'est l'héroïsme et le sens du sacrifice des martyrs qui permet à la Turquie de résister aujourd'hui à la sécession des régions du sud-est, tout comme ils lui ont permis de reconquérir l'Anatolie occupée en 1922.

33 La bataille des Dardanelles, seule victoire ottomane de la 1^{re} Guerre mondiale sous le commandement de Mustafa Kemal paşa.

34 Conversation rapportée 25/02/2016



Illustration 3: "Services gratuits pour les familles des martyrs",
exemple de culte aux martyrs, Ankara 25/02/2016

Les *şehitler* et leurs familles – mais aussi dans une moindre mesure les *gaziler* – font l'objet d'un culte tant officiel que populaire. En effet, alors que la souveraineté est au cœur de la rhétorique nationaliste, ceux qui font le sacrifice ultime au service de cette cause sont gratifiés du statut de héros. Il est à noter que les martyrs bénéficient de caractéristiques mystiques. De même que les martyrs de la conquête musulmane bénéficiaient de gratifications post-mortem, ceux de la République se voient accorder un statut d'immortalité. Selon un slogan nationaliste : « *şehitler ölmez, vatan bölünmez* » (les martyrs ne meurent pas, la patrie ne se divise pas). Lors de la cérémonie du 19 février à la mosquée Kocatepe, nous avons observé que de nombreux participants épinglaient à leurs vestes des photos des victimes accompagnées de leurs dates de naissance. En lieu de leur date de mort, un symbole ∞ indiquait le caractère éternel des *şehitler*.

L'extrême militarisation de l'histoire nationale tranche avec les discours pacifistes des individus. Ceci tient au rôle prépondérant de l'armée dans la construction de la nation turque. Nous avons vu que l'évènement fondateur du nationalisme turc est une guerre de libération populaire. Même en temps de paix, l'armée a conservé un rôle important dans la vie des individus. Le service militaire demeure pour les hommes un temps fort, le départ étant l'occasion d'une cérémonie festive. Il est traditionnel de se faire tirer le portrait chez le photographe en uniforme et armé. Si l'importance de l'armée est courante dans des États jeunes qui ont besoin de s'assurer le monopole de

la violence légitime³⁵, la situation turque est légèrement différente : près d'un siècle après la formation de la République, des forces paramilitaires défient encore le pouvoir de l'État, légitimant un discours militariste et belliqueux. En effet, il s'agit pour l'armée de préserver la souveraineté de la nation et l'héritage d'Atatürk. Construit sur le militarisme, le nationalisme turc trouve dans les forces armées une institution de premier plan pour se propager.

2. Le développement économique et social

Si Atatürk est le personnage central de l'historiographie nationaliste, alors son héritage constitue un thème privilégié pour les forces s'en réclamant. Celui-ci peut se résumer en deux périodes : un premier temps de 1915 à 1922 qui consacre le militaire Mustafa Kemal paşa, ce qui nous mène au militarisme vu plus haut, et une période allant de la fondation de la République en 1923 à la mort de son premier président en 1938. Cette dernière consacre la « révolution »³⁶ kémaliste dans des domaines variés allant dans le sens d'une modernisation complète de l'économie et de la société. La modernisation ou le développement sont des thèmes privilégiés du nationalisme turc. Le statut de pays périphérique à l'Europe de la Turquie et la perte de l'empire a fait prendre conscience aux élites turques du retard en développement de leur pays dès les années 1920. Depuis tous les sujets économiques ou politiques sont subordonnés à la modernisation de l'économie.

La période kémaliste se lit comme une rupture par rapport à l'Empire ottoman. En effet, l'empire était pluriethnique, musulman, traditionnel et se concevait comme étranger à l'Europe. La République sera turque, laïque, moderne et résolument tournée vers l'Ouest. Le débat sur la nature européenne ou moyen-orientale de la Turquie trouve un écho particulier à l'aune du nationalisme turc. Si nous avons vu que les Turcs « doivent » à Atatürk le fait de s'être rapprochés de l'Europe, ils n'en font toutefois pas partie, la Turquie gardant sa singularité héritée de son passé centre-

35 Weber, Max. « The Profession and Vocation of Politics ». In *Political Writings*, Cambridge University Press., 1994.

36 Le terme de « révolution » fait écho au terme turc *devrim* qui peut se traduire par réforme ou révolution. De fait, toutes les réformes entreprises sous Atatürk portaient le nom de *devrim* ce qui contribue à faire du kémalisme une idéologie en débat entre réformisme et « révolutionnisme » (en turc *devrimcilik*).

asiatique³⁷. En revanche, si la Turquie ne se conçoit pas comme européenne, le Moyen-Orient demeure également un repoussoir en raison de son faible niveau de développement. Selon Alper ceci serait dû à Atatürk :

Les dix premières années de la République, Mustafa Kemal et la nation turque ont essayé d'améliorer la vie de leur peuple. Ils ont essayé de construire des institutions et des industries et si nous ne sommes pas un pays religieux comme l'Arabie Saoudite, la Syrie, l'Iran ou l'Irak, nous le devons à Mustafa Kemal je pense. Parce que nous sommes proches de cette région tu sais, le Moyen-Orient, et nous avons une culture et un passé religieux forts mais nous avons réussi à le séparer du gouvernement. Et ça c'est dû à Mustafa Kemal Atatürk je pense.

La comparaison avec le Moyen-Orient est un miroir de la compétition entreprise avec l'Europe. Si cette dernière est un modèle, les voisins musulmans de la Turquie sont la preuve que la Turquie a réussi sa modernisation. En effet, les liens religieux et historiques – par l'Empire ottoman – avec le Moyen-Orient permettent le développement de représentations sociales d'une aire culturelle commune avec les autres pays musulmans. Parmi ces pays, la Turquie fait figure de modèle grâce notamment à son interprétation moderne des préceptes religieux. Can, qui se revendique comme musulman, met en avant une mauvaise interprétation du Coran pour expliquer les différences de développement entre la Turquie et ses voisins :

Bien que je n'aie jamais lu le Coran, j'ai entendu de la part de tous ceux qui l'ont lu que c'est une histoire d'avancer, d'aller vers la promotion du développement. La raison pour laquelle il n'y a pas de pays développés au Moyen-Orient vient du fait que personne n'interprète l'Islam de la manière dont il devrait être interprété. Donc la mauvaise interprétation fait que l'Islam régresse au niveau qu'il occupe aujourd'hui. Voilà pourquoi aucun pays du Moyen-Orient n'est en bonne posture aujourd'hui. Mevlana³⁸ a dit : « Tu ne devrais laisser personne mésinterpréter l'Islam et l'exploiter contre toi. »

L'idée que la religion viendrait jouer un rôle trop important dans la société et le système politique n'est pas partagée de façon unanime. Cependant subsiste l'idée que la Turquie a su adapter l'Islam à la modernité économique ce que n'ont pas su faire les pays du Moyen-Orient. Ceux-ci restent le contre-exemple à suivre en particulier

37 Ce passé est fortement cultivé par les mouvements panturquistes. Voir : Ağaoğulları, Mehmet Ali. « The Ultrnationalist Right », University of California Press., 1993.

38 Poète et philosophe musulman, fondateur de l'ordre des derviches tourneurs.

avec l'accueil sur le territoire turc de millions de réfugiés fuyant les guerres civiles en Syrie et en Irak.

Même au sein de l'AKP au pouvoir, le développement économique est un thème associé à la grandeur de la nation. Le slogan du parti vantant les progrès économiques réalisés par la Turquie depuis le début du XXI^e siècle – soit depuis le début de l'hégémonie de l'AKP – illustre cela : *yeni Türkiye* (nouvelle Turquie). Outre la rupture induite avec la période de crise et d'instabilité des années 1990, ce slogan contient les idées d'avancement, d'optimisme, de progrès, de grandeur et de puissance. Le statut de puissance émergente gagnée par la Turquie a fait naître chez les partisans du gouvernement l'espoir que celle-ci puisse être reconnue comme un acteur de poids sur la scène internationale. Le fait d'avoir été longtemps un État secondaire par rapport aux partenaires européens et étasuniens a conduit à penser que la Turquie n'avait pas acquis une indépendance pleine et entière. Ce n'est qu'en atteignant le niveau de vie et la puissance de l'Occident que la Turquie pourrait être l'égal des grandes puissances. L'égalité entre les nations est un thème cher à Mehmet, haut placé de l'AKP :

Tant que ce monde existera, nous aimerions voir le drapeau turc flotter bien haut, tout comme nous aimerions voir le drapeau français flotter bien haut. Nous aimerions vivre dans un pays où personne ne fait du mal à autrui, où personne ne prend la terre d'autrui. Donc pour que ça arrive nous aimerions mettre l'accent sur les symboles chez nos enfants pour que nous puissions créer cet éveil, cette conscience chez eux. [...] Le drapeau n'est pas un champ d'hostilité ou de comportement problématique vis-à-vis d'autrui, c'est plutôt une question de reconnaissance d'une nation à l'autre. C'est ce que nous voulons. Nous voulons un endroit où les gens sont frères et sœurs. Je ne tolère aucun comportement du type « notre drapeau est meilleur que le vôtre » ou « le vôtre est meilleur que le nôtre », c'est une question d'unité.

Dans cet extrait, outre l'égalité stricte placée entre les symboles de chaque nation conçus comme sacrés, le locuteur tente de donner un sens personnel au drapeau. Pour Mehmet, le drapeau joue clairement une fonction implicite en plus de sa signification explicite. Cette fonction peut varier selon les individus.

B. Le symbole, un instrument d'identification politique en débat

Bien que s'accordant généralement sur la primauté de la nation sur tous les autres groupes d'identités et la nécessité de représenter celle-ci dans l'espace public, la société turque se divise dès lors qu'il s'agit de relier les emblèmes universels à la vie publique contemporaine. La période actuelle est marquée par une forte politisation de la société autour de questions à la fois très mobilisatrices et clivantes telles que la présidentialisation du régime, l'installation durable d'un pouvoir conservateur et les inévitables tensions engendrées par les tenants d'une ligne « dure » de la laïcité sans oublier la question kurde. Ces thèmes soulèvent des questions touchant aux principes fondateurs du kémalisme et donc de la République depuis 1923. De fait, c'est le « projet » nationaliste tout entier qui est discuté. Les enseignements du « guide » Mustafa Kemal Atatürk servent toujours de modèle pour une grande partie de la population et de la classe politique. Cependant, les interprétations quant au contenu de ses enseignements et de son héritage divergent (1). De même, si tous s'accordent sur l'existence d'une nation turque, les représentations que les acteurs s'en font sont variables laissant à penser que les emblèmes nationaux ont avant tout une fonction sociale homogénéisatrice (2).

1. Atatürk, un père en débat

Les observations préliminaires nous ont permis de relever l'immense présence de la figure de Mustafa Kemal Atatürk. De même, nous avons vu que les manières de le représenter variaient en fonction du lieu, ce qui nous avait amenés à l'hypothèse d'une interprétation différenciée de la figure d'Atatürk et du kémalisme parmi la population. Nous avons également intuitivement fait l'hypothèse que les milieux conservateurs rejetaient Atatürk en raison de son assimilation à la laïcité et des tensions entre celle-ci et la religion sunnite. Cette dernière hypothèse n'a été que partiellement validée. Si l'observation de quartiers ultraconservateurs nous a effectivement montré un désintérêt pour le portrait d'Atatürk – au profit de celui du président Recep Tayyip Erdoğan – l'exemple de Mehmet nous montre une forme

d'attachement à Atatürk – bien que la position de Mehmet puisse laisser à penser que l'importance de Kemal dans son discours soit due à une forme de pression institutionnelle. En revanche, l'hypothèse des représentations différenciées d'Atatürk s'est confirmée au cours des entretiens, allant d'une figure paternelle tutélaire et unificatrice à une politisation extrême et revendicative d'un personnage mythifié.

Atatürk est né sous le nom de Mustafa entre 1880 et 1881³⁹. Une réforme de 1934 oblige les Turcs à adopter des noms de famille. Le nom que la Grande assemblée nationale de Turquie lui a accordé se décompose en deux mots : *Türk* et *ata*⁴⁰. Si le premier terme se passe de traduction, le deuxième veut dire ancêtre ou père. Atatürk se traduit donc approximativement par le *Turc père* et non pas *père des Turcs* comme on peut le penser. Notre première hypothèse était donc que pour de nombreux Turcs, Atatürk représentait une forme de figure paternelle. Effectivement, certains de nos interlocuteurs ont confirmé cette hypothèse. Alper fut le premier à aborder ce sujet, spontanément. Lorsque nous lui avons demandé s'il voyait en Kemal un père, il nous a répondu : « Évidemment. Je pense que tout le monde doit ressentir la même chose en Turquie. Nous lui devons tout ça j'imagine. » De même lorsque nous lui avons montré le portrait, Can a immédiatement identifié « notre grand père Atatürk, sauveur et père fondateur du pays dans lequel nous vivons. » En revanche, d'autres réfutent l'association entre Atatürk et la figure paternelle et se réfèrent à lui comme un homme providentiel, tel Ege :

Je ne vois pas en lui une figure paternelle d'une manière générale mais plutôt un sauveur. En lui je vois de la confiance. La confiance est de la plus haute importance car s'il y a la paix avec les voisins, si vous avez un pays où la démocratie, la liberté et la souveraineté règnent, alors la confiance est le mot qui vous vient à l'esprit. Pas comme un père mais comme un sauveur.

Ege opère un glissement dans la manière d'interpréter Atatürk. Il évacue la dimension paternelle pour se concentrer sur le terme de « sauveur ». Dans son esprit, Atatürk n'est pas directement lié à l'individu, il est le guide de la communauté nationale, celui autour duquel la nation doit s'unir. Le symbole d'Atatürk tient plus

39 Il est officiellement né le 19 mai 1881 afin de correspondre au débarquement de Samsun le 19 mai 1919 marquant le début de la guerre d'indépendance.

40 Les noms turcs, de même que les prénoms, ont tous une signification.

d'importance à ses yeux qu'Atatürk en lui-même :

Je suis quelqu'un d'anti-symbole alors j'aimerais ne pas avoir tous ces symboles, mais c'est plutôt la manière dont je les montre. Plus que ce qu'il a fait, c'est ce qu'il aurait fait et comment il l'aurait fait qui compte. Toutes les nations ont ces symboles donc le débat n'est pas que tu en aies un bon ou un mauvais souvenir. Chaque nation a une sorte de symbole qui représente la mémoire de, par exemple, les pères fondateurs ou un drapeau, peu importe. Ils sont présents dans à peu près toutes les nations. Le truc c'est que je suis plutôt contre les symboles donc la question c'est pas les symboles, c'est comment tu les perçois, qu'est ce qu'ils représentent pour toi. Donc c'est pas à propos d'Atatürk personnellement, lui ou ce qu'il a fait mais la voie qu'il a montrée à la nation turque, les buts qu'il a définis et les méthodes pour y arriver. C'est ça qui est important. Sinon je suis quelqu'un qui ne croit pas aux symboles.

Pour Ege, la symbolique et sa signification dépassent l'homme Atatürk. Cependant, celui-ci garde sa position tutélaire, au-dessus du jeu politique. Il est normal pour Ege de voir en Atatürk une figure nationale turque marquant une ligne de clivage avec l'étranger. Selon cette grille de lecture, on a une dichotomie entre les Turcs qui ont Mustafa Kemal pour symbole et les étrangers qui ne l'ont pas, utilisant leurs propres symboles. Cette vision n'est pas partagée par tous. Le centre-gauche du spectre politique turc est occupé par le parti républicain du peuple (CHP), ancien parti unique sous Atatürk. Il se réclame du kémalisme et oppose Atatürk au conservatisme de l'AKP, incompatible à ses yeux avec la constitution républicaine laïque. Okan se considère comme « kémaliste ». Il nous déclare que le portrait d'Atatürk « était national avant, maintenant ça a tendance à devenir un peu spécifique. » Il regrette que la visibilité d'Atatürk ait diminué :

La raison pour ça c'est que si tu as ce genre d'images d'Atatürk et tout, les gens vont dire 'oh d'accord, tu es un kémaliste, tu n'es pas de notre partie de la société'. Voilà pourquoi les gens préfèrent ne pas mettre le drapeau et les portraits en ce moment.

Parler d'Atatürk est pour lui un prétexte pour égratigner le gouvernement en place par opposition à l'héritage de Kemal :

Ils sont anti-Atatürk. Ils veulent le même système que l'empire ottoman. Ils sont vraiment très religieux et notre président Erdoğan, il essaie d'être le sultan, un système d'un homme seul. C'est pour ça qu'ils essaient de détruire cette image de liberté et tout ce qui s'y rattache. Alors ils essaient petit à petit

d'interdire ces choses, d'accrocher les drapeaux et les portraits. [...] La première chose : il est avare. Et comme si être président n'était pas assez, comme si ça ne suffisait pas de faire la loi comme il le veut, il veut en plus être le seul pouvoir dans le pays. Donc c'est comme de l'avarice tu sais. Et quand tu compares cette situation à Atatürk, Atatürk avait le pouvoir de faire tout ce qu'il voulait facilement. Il aurait pu dire 'ok maintenant je suis le seul pouvoir de ce pays'. Mais il ne l'a pas dit. Il a dit 'faisons – je sais pas – le système judiciaire et tout, développons-le, soyons plus comme les pays européens, le monde est là'. Maintenant il essaie de faire le contraire. Il essaie d'être le nouveau Kadhafi ou une dictature du genre. Alors quand tu vois toutes ces choses et tous ces gens qui le soutiennent, c'est décevant. Après tout ce que nous avons vécu depuis un siècle, tout ce développement et tout ça pour rien. C'est pour ça que je me sens triste. C'est pour ça que je me sens heureux quand j'ai vu Atatürk et le drapeau turc. C'est la même chose.

Loin d'être vidé de toute substance politique, Mustafa Kemal trouve dans les segments laïques de la population dont fait partie Okan une signification militante de la plus haute importance dans le contexte d'un gouvernement AKP. Atatürk trouve alors son importance dans ses réformes modernisatrices les plus clivantes. La dichotomie ne se fait plus entre Turcs et étrangers, elle se fait entre laïcs kémalistes et conservateurs nostalgiques de la période ottomane. En revanche pour les partisans de l'AKP, cette représentation n'est pas forcément valide. Nous avons retrouvé dans le discours de Mehmet des éléments laissant à penser que Kemal était considéré comme un personnage rassembleur, surtout dans son combat pour la souveraineté de la Turquie :

Bien que l'Empire ottoman ait régné pendant six siècles comme une grande nation du monde, ce pays qui avait tant de cultures diverses s'est fait conquérir par à peu près tout le monde. Mustafa Kemal est sans aucun doute le symbole de cet éveil national qui nous a mis en marche vers l'avenir et bien sûr il a fait énormément de réformes qui ont amené nos perspectives vers l'Ouest plutôt que vers l'Est pour qu'on puisse se rapprocher des civilisations de l'Ouest en un sens.

Ainsi on retrouve une vision plus consensuelle de Mustafa Kemal Atatürk chez Mehmet. L'élévation d'Atatürk au rang de figure tutélaire permet de reléguer au second plan ses aspects clivants et polémiques et ainsi d'éviter de mettre en opposition frontale l'AKP et le kémalisme sur la question de la laïcité. En neutralisant politiquement Atatürk, Mehmet et l'AKP procèdent à un retournement du stigmat

opéré par leurs opposants qui les jugent incompatibles avec le kémalisme.

2. Quelle définition pour la nation turque ?

L'enquête nous a permis de dévoiler certaines caractéristiques propres à la nature du nationalisme turc. Christophe Jaffrelot avance l'idée que l'opposition entre nationalismes ethnique et universaliste est trop souvent exagérée, les deux formes étant souvent rassemblées au sein d'une même idéologie d'État⁴¹. Nos hypothèses de départ étaient que le nationalisme turc adoptait un discours jacobin universaliste tel que celui développé par la III^e République française⁴² mais s'appuyait sur un fond ethniciste qui le rapprochait d'un ethnonationalisme⁴³. Notre objectif était de tenter d'utiliser l'imagerie pour dévoiler la population dont elle se veut le symbole. Les Kurdes notamment se trouvent dans une situation dissonante. D'un côté, leur statut de citoyen de la République peut leur permettre de prétendre à une place dans un nationalisme conçu comme inclusif et reprenant le discours émancipateur du kémalisme. En même temps, l'ethnonationalisme turc les exclut de facto de la nation, d'autant plus que les gouvernements se réclamant du kémalisme – et même Mustafa Kemal lui-même – ont un lourd passif de répression des mouvements kurdes⁴⁴. Comment se fondre dans le nationalisme turc alors même que l'on n'est pas ethniquement turc ? Mehmet, originaire du sud-est de l'Anatolie :

J'aimerais dire que la raison pour laquelle ce drapeau est ici n'est pas une race, c'est plus une nation, être une nation au-dessus des races. J'aimerais dire que bien que je sois moi-même kurde, ce n'est pas la question, ce n'est pas une histoire de race, c'est une question d'être turc. Bien qu'il y ait diverses ethnies ou races en Turquie, l'important c'est d'être une nation et c'est au-dessus de tout d'où le drapeau qui est un symbole pour s'unir. Une nation, un État, un pays.

Loin de nier son ethnicité particulière, Mehmet la revendique. Il ne la considère

41 Jaffrelot, Christophe. « Les origines idéologiques du nationalisme ». In Halpern, Catherine (dir.) *Identité(s) : l'individu, le groupe, la société*. Sciences humaines. Paris, 2009.

42 Hobsbawm, Eric. « Production de masse des traditions et traditions productrices de masses : Europe, 1870-1914 ». In Hobsbawm, Eric et Ranger, Terence (dir.) *L'invention de la tradition*, Éditions Amsterdam. 2012.

43 Copeaux, Etienne. *op. cit.*

44 On notera à ce titre le choix du nom « République de Turquie » et non « République d'Anatolie » comme cela avait été envisagé à la fondation de la République. L'identité ethnique est donc mise en avant aux dépens de l'identité territoriale partagée entre Turcs et Kurdes.

cependant pas comme incompatible avec une identité turque. Le caractère ethnique de la nation est évacué afin de mettre en conformité l'identité ethnique et l'identité nationale. La nation n'est pas essentialisée mais repose dans la représentation que s'en fait Mehmet sur un contrat social qui impose aux membres de la nation d'être unis. La notion de *birlik* (unité) semble centrale à de nombreux discours nationalistes. Outre le fait de retrouver ce terme dans le préambule de la constitution⁴⁵, l'unité est reprise dans de nombreux entretiens que nous avons menés. Tout comme Mehmet, Ege n'appartient pas à la majorité turque sunnite. Il donne également au concept de nation turque une assise civile dépassant les clivages ethniques ou sociaux :

Il y a tellement de choses différentes mais ceci arrive à peu près partout. Par exemple en Turquie il y a des Géorgiens au nord et des Juifs dans l'est et des Kurdes et des gens d'autres nations. Ceci arrive à peu près partout et bien sûr, après que quelques différences soient rencontrées, les gens ont tendance à se tourner les uns contre les autres. [...] Bien sûr qu'il existe une nation turque mais récemment l'idée d'être une nation, le nationalisme, a été durement atteinte à cause de la politique parce que si tout le monde commence à se séparer... C'est le problème de la politique donc bien sûr qu'il y a une nation turque, mais certaines personnes s'en servent pour diviser les gens alors qu'être Turc et faire partie de la nation turque c'est une question d'être ensemble, d'être unis. Mais si tu penses que la division est une voie alors il y aura du nationalisme kurde, laze, plein de nationalisme d'autres nations parce que la Turquie est comme un melting-pot qui a plein de nations en son sein. Être turc, dire « que je suis heureux d'être turc », c'est une question d'être ensemble, pas de se diviser. Donc récemment l'interprétation de la nation turque a été pervertie mais à la base ça veut dire être unis. Donc oui il y a une nation turque. Il y a ces symboles autour desquels on s'unit comme en Amérique, comme en France, il y a des gens qui viennent d'autres ethnies, d'autres nations mais ce qui est important ce que dans son essence ces gens viennent prêter serment sur le drapeau. C'est un symbole pour s'unir, peu importe ton nationalisme ou ton ethnie.

Ege a tendance à s'emporter mais c'est pour insister sur l'idée d'unité. Il reconnaît l'existence d'une diversité d'ethnies (qu'il appelle « nations ») et les tensions qui peuvent découler de celle-ci. Le nationalisme est pour lui une manière de surmonter ces clivages. Cependant, il met en garde contre un détournement de ce qu'il considère être le sens originel du nationalisme. Chez Ege transparait donc l'idée des deux

45 « Constitution turque, 1982, MJP ». *op. cit.*

nationalismes : un nationalisme civil réunissant les différents peuples d'Anatolie et un nationalisme ethnique, peu souhaitable car amenant la division dans un pays multiethnique. « La Turquie » d'Ege consiste en un territoire plus qu'en un groupe ethnique. Ce territoire peut se matérialiser par une carte. Benedict Anderson note l'importance de la carte dans la construction nationale comme d'un « logo » de la nation avec des frontières clairement définies⁴⁶. En Turquie la carte de l'Anatolie est souvent représentée sur un fond de drapeau national. D'ailleurs Talha associait aux symboles nationaux « la carte de la Turquie. » Lorsque nous lui avons demandé de s'exprimer sur le terrorisme en cours depuis un an en Turquie, il nous répond : « depuis trente ans » en référence à l'activité armée du PKK. Le sud-est kurde n'est pas conçu comme un autre mais comme une partie d'un « tout » qu'est l'État-nation turc. Ces notions de population et de territoire unis permettent donc de comprendre l'hostilité suscitée par les mouvements nationalistes kurdes. Ceux-ci menacent plus que la simple sécurité publique, ils remettent en cause la vision d'unité nationale et d'intégrité territoriale au cœur du nationalisme turc.

Ainsi la Turquie serait une population ethniquement diverse, unie par un projet politique républicain intégrateur sur un territoire identifié comme l'Anatolie. Cette vision d'un nationalisme « civil » ne se retrouve pas que chez les membres des minorités. Une partie de la société, souvent marquée par le kémalisme, se retrouve dans une telle définition de la nation turque. Ainsi, un employé d'une université privée qui déclarait à propos des divisions religieuses de la Turquie :

S'il y a une guerre, la division qui a lieu en Turquie entre sunnites et alévis s'estompera car ils s'uniront pour défendre leur terre ensemble ; car cette division est sociale mais ceci va plus loin, c'est plus nationaliste.

Alper déclare « soutenir une idéologie de gauche » :

Tu n'as pas besoin d'y être né ou d'y avoir vécu disons vingt ou trente ans pour être turc. Il n'y a pas de limite ou de régulations. C'est juste une question de sentiments. Si tu te sens turc alors tu es turc. Tu n'as pas besoin d'être né ici.

Cependant il serait malavisé d'en conclure que le nationalisme turc se départit de

46 Anderson, Benedict. *op. cit.*

toutes considérations ethnicistes. Ainsi Alper clame également que la nation turque a une existence prérépublicaine :

Tu dois peut-être savoir que notre histoire remonte à six cents ans avec l'Empire ottoman. En fait il y a avant, même avant l'Empire ottoman et je pense que nous étions un des pays, une des nations les plus puissantes au monde. Et je crois que la République turque n'est que, disons, une version continue de ça. Je veux dire une nouvelle version de ça, pas un nouveau pays et une nouvelle nation.

Même pour Talha, si la Turquie en tant qu'État s'est faite avec la guerre d'indépendance, la nation turque préexistait à la République : « Il y avait des mini-nations de peuples turcs et ils se sont unis. Et ça c'est la Turquie. » Nous nous sommes tout d'abord montrés surpris par ces discours : comment concilier deux visions de la nation, l'une basée sur la citoyenneté et l'autre sur la nationalité ? Il apparaît que chez nos interlocuteurs le terme de *millet* (nation) turc regroupe deux niveaux de compréhension : un premier qui est celui des Turcs en tant que groupe ethnique et un deuxième qui est celui des Turcs en tant que citoyens de la République, peu importe leur ethnicité. Ces deux représentations de la nation sont en constante tension et guident la politique étrangère de la Turquie. Ainsi le soutien de la Turquie à l'Azerbaïdjan dans le conflit du Haut-Karabagh l'opposant à l'Arménie peut se comprendre par le slogan panturquiste « *bir millet, iki devlet* » (une nation, deux États). La situation des Ouïghours – peuple turcique de Chine – est régulièrement l'occasion de dérapages sinophobes de la part de militants du MHP comme en juillet 2015 quand des touristes asiatiques à Istanbul ont été victimes d'agressions⁴⁷. La représentation du « peuple » turc passe ici par une identité centre-asiatique rapprochant la Turquie des pays de langue altaïque tels que le l'Ouzbékistan ou le Turkménistan.

47 Il apparaît que certaines victimes étaient par ailleurs des Coréens, ce qui a été justifié par le président du MHP Devlet Bahçeli au motif que Chinois et Coréens « ont tous deux les yeux bridés ». Voir : « POLITICS - Koreans and Chinese 'both have slanted eyes,' Turkey's nationalist leader says over attacks on tourists ». Consulté le 25 avril 2016. <http://www.hurriyetdailynews.com/koreans-and-chinese-both-have-slanted-eyes-turkeys-nationalist-leader-says-over-attacks-on-tourists.aspx?pageID=238&nID=85134&NewsCatID=338>.

Conclusion

L'exercice de la conclusion n'est pas aisé. Il paraît difficile de schématiser une enquête certes courte dans la durée mais intense. Le nationalisme en Turquie apparaît à la fois comme contexte, norme sociale et vecteur de représentations politiques. Le fait que le nationalisme soit un contexte physique et intellectuel implique que la frontière entre l'enquête active et le temps de repos du chercheur soit effacée. À tout moment, des manifestations de nationalismes se produisent, faisant avancer la réflexion. Les entretiens permettent de compléter cette enquête en y ajoutant les représentations des individus mais n'en constituent pas forcément le cœur. En effet, comme le titre du mémoire le laisse indiquer le nationalisme entendu comme objet politique est un dialogue constant entre les pratiques des acteurs et les représentations de l'espace politique dans lequel ils évoluent. La particularité du sujet tient évidemment à l'utilisation massive de la symbolique et la désinstitutionalisation de ces symboles, réappropriés par la société turque dans son ensemble.

Ce qui avait à l'origine suscité notre étonnement et stimulé notre curiosité s'est retrouvé être un outil très intéressant pour étudier une question politique. Les symboles nous ont permis d'ouvrir des portes et des conversations. Leur valeur dans l'enquête dépasse largement la signification officielle que les acteurs peuvent leur donner. Nous avons pu dégager plusieurs conclusions, certaines confirmant nos hypothèses de départ, d'autres les infirmant. Il est vrai que le nationalisme constitue dans une large mesure une structure de pensée totale, dans la mesure où elle englobe une large part de la société au-delà du champ politique traditionnel et brouillant les frontières entre le public et le privé. Il est difficile à remettre en cause puisqu'intériorisé très tôt. Au sein de ce cadre de pensée coexistent une variété d'opinions politiques, certaines radicalement opposées, mais celles-ci ne peuvent entrer en contradiction avec l'idée de l'existence d'une nation turque, la supériorité de ses intérêts sur ceux des individus, le rôle central de la guerre d'indépendance comme grand moment patriotique. L'exemple d'Atatürk nous montre que le nationalisme est sujet à des débats internes. En revanche, l'antinationalisme demeure extrêmement minoritaire comme nous le montre l'exemple de Talha. Il est presque impossible de

penser l'existence de la société en dehors du cadre de l'État-nation éternel. En revanche, deux hypothèses se sont révélées difficilement vérifiables. La première est celle d'un ethnonationalisme turc virulent. De nombreux entretiens ont au contraire révélé que le nationalisme était considéré comme une idéologie protectrice, émancipatrice et pacifiste. Face à ce constat deux pistes de réflexion s'offrent à nous : la première est celle d'un manque de variété dans le panel faisant la part belle aux populations éduquées dans une ville fortement marquée par le kémalisme, l'autre est celle d'une stigmatisation de l'ethnonationalisme en Turquie qui conduit nos interlocuteurs à adapter leur discours au public auquel ils s'adressent. L'autre hypothèse concernait la présence de Kemal. Avec la présence d'un pouvoir conservateur n'hésitant pas à critiquer l'héritage de ce dernier, nous avons supposé que le portrait de Mustafa Kemal Atatürk serait beaucoup moins présent, notamment chez le public conservateur. Or il apparaît que la critique totale d'Atatürk est encore réservée à une population minoritaire, à savoir les ultraconservateurs.

La vigueur avec laquelle s'exprime le nationalisme turc nous rappelle surtout à quel point la Turquie est un pays jeune. Contrairement à ce que certains sujets d'entretien ont affirmé, il est malaisé de parler de continuité identitaire entre l'Empire ottoman et la République de Turquie. Le nationalisme turc a émergé au début du XX^e siècle dans un empire en déclin. Le mouvement des Jeunes Turcs est le premier à se réclamer d'un peuple turc et non plus musulman ou ottoman. C'est une réaction à la perte de guerres, de territoires, d'un empire et à l'échec à faire émerger l'idée d'une nation multiethnique et multireligieuse. Le discours glorieux porté par les mouvements nationalistes de la guerre d'indépendance, continué par le kémalisme à partir de 1923 puis par d'autres forces nationalistes apparaît comme un miroir avec la frustration engendrée par les nationalismes chrétiens et arabes ayant fait passer l'empire ottoman d'une puissance dominante en Méditerranée de l'est à celle d'une périphérie de l'Europe. De même, son caractère homogénéisateur et centraliste tranche avec l'empire ottoman et la place qu'il accordait aux minorités.

Comment interpréter ce travail de recherche ? Il faut garder à l'esprit que celui-ci a eu lieu en 2016, à Ankara, dans un contexte particulier. Rien ne nous permet

d'affirmer que les conclusions que nous tirons aujourd'hui seraient les mêmes à un endroit et en un temps différents. De plus il demeure complexe d'interroger un groupe dont on ne parle pas la langue. Cependant nous pouvons voir dans le nationalisme turc un objet dynamique, loin d'une idée de caractéristique immuable de la société turque. Au-delà de la question de la nature aliénante ou émancipatrice du nationalisme, il nous apparaît que celui-ci acquiert en Turquie un pouvoir de mobilisation formidable. Bien qu'en perpétuelle évolution, l'identification à la nation turque reste le plus significatif trait politique de la Turquie.

Sources

- ◆ « Constitution turque, 1982, MJP ». Consulté le 4 avril 2016. <http://mjp.univ-perp.fr/constit/tr1982.htm>.
- ◆ « POLITICS - Koreans and Chinese 'both have slanted eyes,' Turkey's nationalist leader says over attacks on tourists ». Consulté le 25 avril 2016. <http://www.hurriyetdailynews.com/koreans-and-chinese-both-have-slanted-eyes-turkeys-nationalist-leader-says-over-attacks-on-tourists.aspx?pageID=238&nID=85134&NewsCatID=338>.

Bibliographie

Ouvrages

- ◆ Ağaoğulları, Mehmet Ali. « The Ultranationalist Right ». In *The Modern Middle East*, University of California Press. 1993.
- ◆ Anderson, Benedict. *L'imaginaire national, réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*. La découverte. 1983.
- ◆ Becker, Howard. *Outsiders*. Métailié. Paris, 1985.
- ◆ Binnaz, Toprak. « The religious right ». In *The Modern Middle East*, University of California Press. 1993.
- ◆ Bourdieu, Pierre. « Violence symbolique et luttes politiques ». In *Méditations pascaliennes*, Seuil. Liber. Paris, 1997.
- ◆ Bozarslan, Hamit. « L'alévisme et l'impossible équation du nationalisme en Turquie ». In Dieckhoff, Alain et Kastoryani, Riva (dir.) *Nationalismes en mutation en Méditerranée orientale*, CNRS éditions. Paris, 2002.
- ◆ Copeaux, Etienne. *Espaces et temps de la nation turque*. CNRS éditions. Paris, 1992.
- ◆ Copeaux, Etienne. « Le nationalisme d'Etat en Turquie ». In Dieckhoff, Alain et Kastoryano Riva (dir.) *Nationalismes en mutation en Méditerranée orientale*, CNRS éditions. Paris, 2002.
- ◆ Durkheim, Emile. *Les formes élémentaires de la vie religieuse*. Presses universitaires de France. Paris, 1912.
- ◆ Hobsbawm, Eric. « Production de masse des traditions et traditions productrices de masses : Europe, 1870-1914 ». In Hobsbawm, Eric et Ranger, Terence (dir.) *L'invention de la tradition*, Éditions Amsterdam. 2012.
- ◆ Jaffrelot, Christophe. « Les origines idéologiques du nationalisme ». In Halpern, Catherine (dir.) *Identité(s) : l'individu, le groupe, la société*. Sciences humaines. Paris, 2009.
- ◆ Monnier, Fabrice. *Atatürk, naissance de la Turquie moderne*. CNRS éditions. Paris, 2015.
- ◆ Weber, Max. « The Profession and Vocation of Politics ». In *Political Writings*, Cambridge University Press., 1994.

Articles de revues et périodiques

- ◆ Polo, Jean-François. « Enjeux politiques du sport en Turquie. Gagner l'Europe ? » *Politique européenne*, n° 36 (2012): 102-25.

Annexes

I. Annexe I. Chronologie de la Turquie

- XIII^e siècle : fondation de l'Empire ottoman en Anatolie
- 1908 : révolution des Jeunes Turcs en Macédoine. Premier mouvement politique à se réclamer d'une identité turque.
- 1913 : guerres balkaniques. L'Empire perd tous ses territoires européens à l'exception de la Thrace orientale.
- 1914-1918 : Première Guerre mondiale et défaite de l'Empire. L'Anatolie est occupée par les Alliés et le traité de Sèvres prévoit son dépeçage au profit des vainqueurs.
- 19 mai 1919 : arrivé de Mustafa Kemal paşa à Samsun (nord) et début de la révolte nationaliste contre l'occupation des alliés, le débarquement grec à Izmir et la collaboration du sultan avec l'occupant. La Grande assemblée nationale est déplacée à Ankara.
- 1919-1922 : guerre d'indépendance qui se solde par la victoire des nationalistes. Le traité de Sèvres est annulé au profit du traité de Lausanne qui garantit la souveraineté des Turcs en Anatolie et en Thrace orientale.
- 29 octobre 1923 : proclamation de la République de Turquie. Mustafa Kemal en est élu président par la Grande assemblée nationale.
- 1924 : abolition du califat, pouvoir spirituel suprême du monde musulman.
- 1923-1938 : présidence de Mustafa Kemal, devenu Atatürk en 1934. Réformes de la langue, de l'alphabet, de l'habillement, du calendrier. Abandon de l'Islam comme religion d'État et dissolution des confréries religieuses. Droit de vote féminin en 1934.

- 1936 : massacre du Dersim par l'armée contre une révolte kurde.
- 1938 : mort d'Atatürk. Ismet İnönü, ancien premier ministre, devient président de la République.
- 1945 : premières élections pluralistes remportées par le CHP.
- 1950 : victoire du parti démocrate aux élections législatives. Première alternance politique.
- 1960 : coup d'État de l'armée contre le parti démocrate. Mise en place d'une constitution pluraliste et démocratique.
- 1971 : coup d'État militaire sans réforme de la constitution face à l'agitation d'extrême gauche.
- 1975-1980 : période de terrorisme politique de grande envergure entre le MHP et diverses formations d'extrême gauche.
- 1980 : coup d'État et mise en place d'une junte militaire. Tous les partis politiques de la période 1960-1980 sont interdits.
- 1983 : adoption d'une nouvelle constitution dite de la « troisième république ». Les petits partis sont tenus à l'écart des postes de pouvoirs.
- 1984 : début d'une insurrection armée dans le sud-est menée par le PKK. La guerre entre le PKK et l'armée aurait fait plus de 30 000 morts.
- 1997 : quatrième et pour l'instant dernier coup d'État militaire contre le gouvernement MHP-RP pour activités anti-laïques.
- 2002 : l'AKP, issu du RP, gagne les élections législatives.

- 2005 : début des négociations d'adhésion à l'Union européenne.
- 2014 : Recep Tayyip Erdoğan devient le premier président de la République élu au suffrage universel.

II. Annexe II. Tableau des entretiens

Nom	Occupation	Date et lieu
Alper	Étudiant en sciences politiques	23/02/2016 à TED üniversitesi
Can	Agent de sécurité	25/02/2016 à TED üniversitesi en présence d'un interprète
Ege	Serveur	25/02/2016 dans son restaurant en présence d'un interprète
Mehmet	Homme politique	18/02/2016 dans son bureau en présence d'un interprète
Okan	Étudiant en commerce	22/02/2016 à TED üniversitesi
Talha	Étudiant en informatique	18/02/2016 à TED üniversitesi

III. Annexe III. Retranscription d'entretien avec Can

➤ Q : Je vais commencer par vous montrer ces deux images...

Nous montrons à Can un drapeau turc et un portrait d'Atatürk. Il coupe :

➤ R : Celle-là c'est le drapeau turc. C'est le drapeau de notre nation. Le rouge représente le sang des martyrs. Ce drapeau est sacré pour nous tout comme le drapeau de chaque pays est sacré pour celui-ci. Notre grand père Atatürk, saviour et père fondateur du pays dans lequel nous vivons.

➤ Q : Souhaitez-vous ajouter quelque chose ?

Le nationalisme turc à travers ses emblèmes : pratiques et représentations

Louis Chrétien

- R : Aucun mot ne suffirait pour être ajouté à Atatürk. J'aimerais que tous les leaders soient comme Atatürk.
- Q : Avez-vous vu une de ces deux images aujourd'hui ?
- R : J'en ai une chez moi. C'est présent à peu près partout en Turquie par exemple presque chaque endroit en à une. Depuis les récents événements on peut en voir plus.
- Q : Où vous attendez-vous à les voir dans une journée habituelle ?
- R : Dans une journée normale, comme chaque citoyen turc, j'aimerais voir un drapeau turc partout. Flottant en haut d'un mât... Pas forcément à un mât d'ailleurs, il peut être partout.
- Q : Êtes-vous surpris quand vous le voyez ?
- R : Non, je ne suis pas surpris.
- Q : Où gardez-vous votre drapeau à la maison ?
- R : On le conserve comme le Coran. C'est sacré pour nous. Donc on le garde dans un bel endroit plutôt que de juste l'exposer.
- Q : Puisque vous le conservez, vous arrive-t-il de le sortir et de l'exposer ?
- R : Le drapeau principal qu'on a, on le garde comme une pièce sacrée dans un endroit précis. L'autre... J'ai trois ou quatre types de drapeaux chez moi. Je les dispose pour certaines journées mémorielles du style fête de la République ou d'autres fêtes nationales. Donc ouais certains sont exposés, par exemple je les accroche au balcon, ce genre de choses, mais l'autre c'est comme le Coran. On le garde dans un endroit sûr.
- Q : Le sortez-vous pour les matchs de football ?

Le nationalisme turc à travers ses emblèmes : pratiques et représentations
Louis Chrétien

- R : Pas pour tous les matchs.
- Q : Vous souvenez-vous depuis quand vous possédez ce drapeau principal ?
- R : Il est en soie, une bonne soie. Toutes les maisons en ont un. Je ne sais plus depuis quand je l'ai mais au moins depuis des années.
- Q : Trouvez-vous que ces drapeaux sont nombreux en Turquie ?
- R : Oui, bien sûr.
- Q : Pourquoi ?
- R : C'est le père fondateur, le sauveur du pays. C'est l'honneur, la gloire du pays, le sang des martyrs. Le rouge vient du sang des martyrs.
- Q : Quels sont les premiers mots qui vous viennent à l'esprit quand je vous montre ces images ?
- R : J'aime Atatürk.
- Q : Et pour le drapeau ?
- R : Pareil. L'amour, la dévotion. Ce n'est pas du nationalisme, c'est plus de l'amour. Ce n'est pas du racisme. Autant nous l'aimons et nous le respectons, autant nous aimons et respectons les autres cultures, les autres pays, la souveraineté des autres États. Donc on a du respect pour tout mais c'est surtout une question d'amour.
- Q : Quel genre d'amour ? Le mot « Atatürk » signifie le « Turc-père ». Voyez-vous un père en Atatürk ?
- R : C'est assez indescriptible mais c'est comme l'amour que tu ressens envers ton pays.

Le nationalisme turc à travers ses emblèmes : pratiques et représentations
Louis Chrétien

➤ Q : Connaissez-vous l'hymne national ?

➤ R : Oui.

➤ Q : Le chantez-vous de temps à autre ?

➤ R : Jusqu'au lycée je le chantais deux fois par semaine comme dans tous les lycées mais maintenant moins. Aujourd'hui je le chante des fois quand il y a une occasion importante comme par exemple quand je vais à Anıtkabir ou chaque 10 novembre. En de tels jours je me le chante à moi-même intérieurement. Pas à haute voix, intérieurement.

➤ Q : Pensez-vous qu'il existe quelque chose que l'on peut appeler la « nation turque » ?

➤ R : Nous sommes une nation tout comme tu es français, d'autres sont allemands. Chaque pays a une nation vivant en elle. Donc oui nous avons une nation. Je crois qu'il existe une nation.

➤ Q : Comment définiriez-vous la nation turque ?

➤ R : Maligne, travailleuse. C'est le code d'Atatürk. Ces temps-ci je ne peux pas si bien parler de la nation turque à cause de certains problèmes. La nation turque est sur une mauvaise pente. C'est plus aussi bien que ça ne l'était. Du coup depuis récemment c'est un peu problématique.

➤ Q : Pourriez-vous m'expliquer pourquoi ?

➤ R : La Turquie est aussi responsable de ce qui se passe au Moyen-Orient en ce moment. Le rôle de la religion est vraiment important en Turquie donc tout le monde est musulman. Alors ça fait que récemment les gens qui sont au pouvoir manipulent la religion des gens pour leur faire croire qu'être pauvre c'est bien. Ils manipulent les gens, les font travailler. Seuls les riches vivent en Turquie, les autres ne vivent pas. Alors il n'y a pas de vie sociale pour ces gens. Si tu es riche tu vis, sinon tu ne peux pas. C'est pour ça,

bien sûr que nous sommes musulmans, nous avons ça dans notre sang, mais ce n'est pas quelque chose qui doit être manipulé parce qu'être pauvre et ne pas avoir de vie ce n'est pas recommandable. Donc ça ne devrait pas arriver cette manipulation, cette exploitation de la religion ne devrait pas exister parce que nous sommes venus au monde pour vivre et pas seulement pour travailler ou prier ou être comme des robots. Dans le monde de l'Islam il n'y a pas de pays développé donc... La Turquie est le pays musulman le plus développé parce que c'est le plus à l'ouest. Nous devons cet état de développement à Atatürk. On ne peut pas le nier. D'un point de vue historique, le fait d'avancer vers les civilisations de l'ouest et d'adopter tout ce que l'on peut pour rivaliser avec eux sur le plan civil, nous devons tout ça à Atatürk.

➤ Q : Que devez-vous d'autre à Atatürk sur le plan personnel ?

➤ R : Je lui dois le jour que je suis en train de vivre. Tu me parlais du drapeau : nous lui devons le drapeau. Nous lui devons tout.

➤ Q : Cette mauvaise direction dont vous m'avez parlé affecte-t-elle votre fierté d'être turc ?

➤ R : Bien sûr ouais. Ça crée une mauvaise direction. C'est honteux d'être une nation comme ça. On n'avance pas, on recule... Bien que je n'aie jamais lu le Coran, j'ai entendu de la part de tous ceux qui l'ont lu que c'est une histoire d'avancer, d'aller vers la promotion du développement. La raison pour laquelle il n'y a pas de pays développés au Moyen-Orient vient du fait que personne n'interprète l'Islam de la manière dont il devrait être interprété. Donc la mauvaise interprétation fait que l'Islam régresse au niveau qu'il occupe aujourd'hui. Voilà pourquoi aucun pays du Moyen-Orient n'est en bonne posture aujourd'hui. Mevlana a dit : « tu ne devrais laisser personne mésinterpréter l'Islam et l'exploiter contre toi. »

➤ Q : Vous m'avez dit que dans le contexte de terrorisme vous vous attendez à voir plus d'emblèmes de ce genre. Quel rôle pensez-vous qu'ils vont jouer ?

Le nationalisme turc à travers ses emblèmes : pratiques et représentations
Louis Chrétien

- R : Aujourd'hui la Turquie ne peut pas s'unir. Elle va s'effondrer car elle ne peut pas s'unir.

Table des matières

Chapitre I.L'expression du nationalisme : quelles présence et pratiques ?.....	17
A.Un affichage des symboles au quotidien.....	17
1.Des symboles adaptés aux lieux de l'expression.....	17
2.Des lieux de résistance au nationalisme ?.....	20
B.L'expression collective du nationalisme.....	22
1.L'influence de l'actualité sur l'expression nationaliste.....	23
2.Écoles, musées : construction de l'idée nationaliste.....	25
Chapitre II.Individus et nationalisme symbolique : perception et justification.....	28
A.Quels comportements face au nationalisme ?.....	28
1.La minorisation des symboles.....	28
2.Une participation ponctuelle au nationalisme.....	31
B.La légitimation du nationalisme.....	35
1.La nation : un objet de fierté et d'amour.....	36
2.Une nation redevable envers Atatürk.....	38
Chapitre III.Le sens et la fonction de la symbolique nationaliste.....	42
A.Une lecture nationaliste de l'histoire de la Turquie : vers la souveraineté.....	42
1.Le militarisme et la martyrologie.....	43
2.Le développement économique et social.....	46
B.Le symbole, un instrument d'identification politique en débat.....	49
1.Atatürk, un père en débat.....	49
2.Quelle définition pour la nation turque ?.....	53